

La cathédrale de Reims victime de la culture boche,

Et jusqu'à la nuit je fume, je fume, pour vaincre l'odeur épouvantable, l'odeur des pauvres morts perdus par les champs, abandonnés par les leurs, qui n'ont pas même eu le temps de jeter sur eux quelques mottes de terre, pour qu'on ne les vit pas pourrir.

La nuit nous enveloppe ; enfin ils ne nous voient pas : nous pouvons enterrer nos morts.

Je reconnais la voix d'un de mes sergents qui m'appelle dans l'ombre :

« Mon lieutenant, vous êtes là ? »

Je réponds : « Par ici ! »

En tâtonnant, il me met quelque chose dans la main :

« Voilà, c'est tout ce que nous avons trouvé. »

Au fond de la tranchée, je frotte une allumette ; et dans le court instant qu'elle brûle, j'entrevois un portefeuille usé, un porte-monnaie de cuir, une plaque d'identité attachée à un cordon noir. Une autre allumette : il y a dans le portefeuille la photographie d'une femme qui tient un bébé sur ses genoux ; j'ai pu lire le nom gravé en lettres frustes sur la médaille de zinc. Le sergent me dit :

« L'autre n'en avait point. Nous avons cherché à son poignet, à son cou ; vous savez, celui qui avait la tête arrachée ; j'ai mis mes mains là-dedans. Je n'ai rien trouvé. Le porte-monnaie est à lui. »

Encore une allumette : il y a quelques pièces d'argent, quelques sous, dans ce porte-monnaie, et puis un bout de papier sale et froissé. Un reste de lueur. Je lis : « Gonin Charles, employé de chemin de fer, Classe 1904 ; Soissons. » L'allumette s'éteint.

« Gonin Charles, employé de chemin de fer... » Les visages qui souriaient sur la photographie s'immobilisent sous mes paupières fermées, grandissent, s'animent jusqu'à m'halluciner. Les pauvres gens ! Les pauvres gens !

Des frôlements doux et légers sur la figure : ce sont des gouttes de pluie larges, tièdes. Ai-je dormi ? Quelle heure peut-il être ? Le vent se lève, la nuit est noire toujours. Je distingue vaguement, un peu sur ma droite et devant ma tranchée, un gros tas sombre : des boîtes de paille amoncelées, dans lesquelles sont enfouis le commandant, le capitaine et leurs agents de liaison.

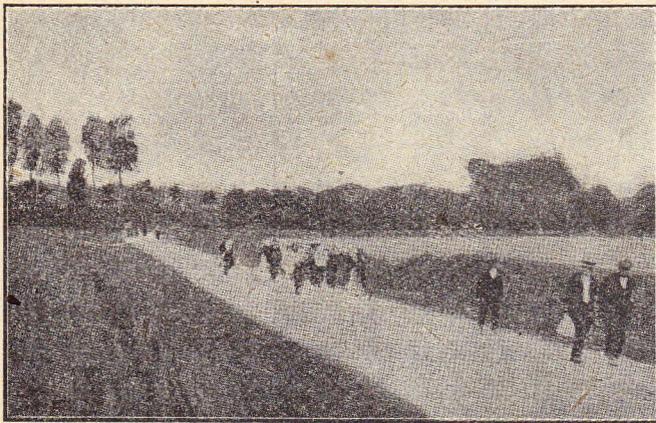
Je vais essayer de me rendormir, lorsque quelques balles sifflent au-dessus de moi. Il m'a semblé qu'elles étaient tirées de tout près. Pourtant, il y a au monde devant nous ; je sais que ma compagnie est réserve des avant-postes. Alors ?

Je n'ai pas le temps de chercher à comprendre ; brusquement, une fusillade intense éclate, gagnant de proche en proche tout le long de la ligne, avec une vitesse inouïe. Les détonations claquent sèchement. Aucun doute : ce sont les Boches qui tirent ; nous sommes attaqués.

« Debout tout le monde ! Debout ! Allons, debout ! »

Je secoue le caporal qui dort auprès de moi. D'un bout à l'autre de la section, c'est un frémissement très long, un bruit de paille froissée ; puis des baïonnettes tintent, des cuilasses cliquent.

Je me rappelle que j'ai vu le commandant et le capitaine descendre dans ma tranchée, à ma droite ; et qu' aussitôt des silhouettes noires se sont profilées à la crête



Fugitifs belges aux environs de Mons.

toute proche, à peine visibles sur le ciel sans clarté. Elles n'étaient pas à trente mètres de nous quand j'ai aperçu les pointes des casques. Alors j'ai commandé, en criant de toutes mes forces, un feu à répétition.

Juste à ce moment, des clameurs forcenées jaillissaient de cette masse noire et dense qui s'en venait vers nous : — « Hurrah ! Hurrah ! Vorwärts ! »

Combien de milliers de soldats hurlent à la fois ? La terre molle frémit du martèlement des bottes. Nous allons être atteints, piétinés, broyés. Nous sommes soixante à peine ; notre ligne s'étire sur un seul rang de profondeur ; nous ne pourrions résister à la pression formidable de toutes ces rangées d'hommes qui foncent sur nous comme un troupeau de buffles.

« Feu à répétition ! Feu ! »

A mes oreilles, des détonations innombrables crèvent l'air, en même temps que de brefs jets de flamme haçent les ténèbres. Tous les fusils de la section crachent ensemble.

Et je vois un grand vide se creuser au cœur de la masse hurlante. J'entends des bramees d'agonie, comme de bêtes frappées à mort. Les silhouettes noires fuient vers la droite et la gauche, comme si, devant ma tranchée, sur toute sa longueur, un ouragan soufflait dont la ruée formidable étendrait les hommes à terre, ainsi que fait un vent d'orage les épis.

Et mes soldats, autour de moi, me disent :

« Attention, mon lieutenant ! Voyez-les : ils se couchent ! »

« Non, les amis ! Non, non ! Ils tombent. »

Et je répète : « Feu ! Feu ! » Je crie : « Allez ! Allez ! Mettez-y-en ! Allez ! Allez ! Feu ! »

Mes hommes manœuvrent les culasses d'un geste sec, mettent en joue et lâchent le coup, en plein tas. Ils tombent là-dedans par paquets. Le vide grandit ; il n'y a plus personne devant nous, plus personne. Mais les ombres se massent vers ma droite et ma gauche ; elles vont déborder la tranchée, l'envelopper. Rien, là-bas, pour endiguer cette coulée incessante ; nous autres, nous n'avons pu que l'arrêter un moment, la faire refluer vers les côtés ; l'immense houle va se refermer derrière nous ; ce sera fini.

« Hurrah ! Vorwärts !... »

Ils s'excitent en hurlant, les sauvages. Leurs voix rauques s'entendent à travers la fusillade, déchiquetées par les détonations pressées, charriées par le vent avec les rafales de pluie. Vent furieux, pluie forcenée ; il semble que la rage des combattants gagne le ciel.

Et tout à coup une lueur brutale jaillit, allumant des reflets jaunes aux ornements de cuivre et aux pointes des casques, des reflets pâles aux lames des baïonnettes : ils ont mis le feu aux herbes sur lesquelles le commandant et le capitaine dormaient tout à l'heure. La flamme vive se tord, rase le sol, bondit à chaque sursaut de la bourrasque ; et les gouttes de pluie volant à travers l'incendie semblent des gouttes de fonte ardente. Mes soldats ont des faces pâles ruisselantes d'eau ; leurs yeux, sous les sourcils froncés, se plombent d'un cerne lourd qui

fait plus aigu leur regard fixe, où s'exprime intensément la volonté de frapper, de tuer, pour continuer à vivre.

« La première escouade, face à droite !... »

M'entendront-ils ?...

« Face à droite !... »

Ils n'entendront pas : les coups de fusil crépitent sans arrêt, le vent mugit, la pluie cingle en faisant sonner les gamelles et les plats de campement ; la clameur des voix humaines emplit le champ de bataille.

« Laisse-moi passer, toi. »

J'écrase l'homme contre le parapet de la tranchée.

« Laisse-moi passer. »

Je vais de tirailleur en tirailleur, appelant un sergent. Je passe un soldat, deux, trois ; et soudain, je n'ai plus personne devant moi : la tranchée est vide, abandonnée ; il reste encore au fond un peu de paille piétinée, un fusil, quelques sacs. J'ai juste le temps de voir une ombre qui se hisse dehors en se cramponnant des deux mains aux broussailles :

« Hé ! l'homme. Hé !... Le commandant ? Le capitaine ? »

Le vent me lance quelques mots au visage :

« Partis... Ordre ! »

En même temps, je vois deux silhouettes casquées surgir au-dessus du parapet, tout à droite, deux silhouettes que la lueur vive de l'incendie fait plus noires, et je perçois une chute lourde et molle sur la paille, au fond de la tranchée.

Les clameurs, à présent, montent en plein dans nos lignes. Il n'y a plus qu'une chose à faire : gagner les tranchées d'un bataillon de chasseurs, que je sais un peu en arrière de nous, et sur la droite.

Je donne l'ordre, à pleine voix. Je crie :

« Passez à travers la haie ! Pas sur les côtés ! Sautez dans la haie ! »

Je pousse les hommes qui hésitent, instinctivement, devant l'enchevêtrement des branchettes hérissées de durs épines. Et je me lance, à mon tour, en plein buisson.

J'ai cru entendre, vers la gauche de ma tranchée, des jurons, des cris étouffés. Il y a eu des entétés, sûrement, qui ont eu peur des épines, et qui ont maintenant des baïonnettes boches dans la poitrine ou dans le dos.

Je me suis mis à courir vers les chasseurs. Devant moi, autour de moi, des ombres rapides ; et toujours les mêmes cris : « Hurrah ! Vorwärts ! »

Je suis entouré de Boches ; il est impossible que j'échappe, isolé ainsi de tous les nôtres. Pourtant, je serre dans ma main la crosse de mon revolver : nous verrons bien.

J'ai buté dans quelque chose de mou et de résistant qui m'a fait sauter, nez vers la terre ; peu s'en est fallu que je ne me sois aplati dans la boue. C'est un cadavre allemand ; le casque du mort a roulé auprès de lui. Et voici qu'une idée brusquement me traverse : je prends ce casque, je le mets sur ma tête, en me passant la jugulaire sous le menton, parce que la coiffure est trop petite pour moi et tomberait.

Course forcenée vers les lignes des chasseurs : je dépasse vite les groupes de Boches, qui flottent un peu, disloqués par notre fusillade de tout à l'heure. Et comme les Boches, je crie : « Hurrah ! Vorwärts ! » et comme eux, je marmotte un mot à quoi ils doivent se reconnaître, en pleines ténèbres, et qui est *Heiligtum*.

La pluie me cingle le visage ; la boue colle à mes semelles, et je m'essouffle à tirer après moi mes chaussures énormes et pesantes. Deux fois je suis tombé sur les genoux et sur les mains, tout de suite relevé, tout de suite reprenant ma course malgré mes jambes douloureuses et mollissantes. Chantantes et allègres, les balles me dépassent et filent devant moi.

Un Français, sautillant et geignant :

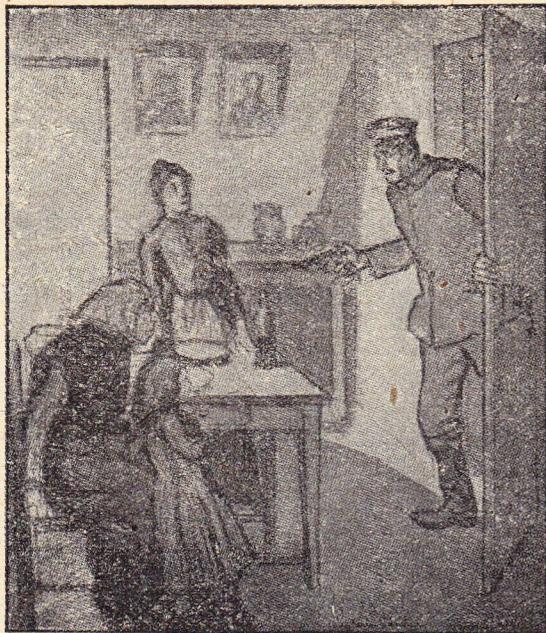
« C'est toi, Léty ? »

— Oui, mon lieutenant ; j'en ai une dans la cuisse.

— Aie bon courage, vieux ; nous arrivons ! »

Déjà il n'y a plus de braillards à voix rauque. Il doivent se reformer avant de repartir à l'assaut. Alors je jette mon casque, et remets mon képi que j'ai gardé dans ma main gauche.

Avant d'arriver aux chasseurs, j'ai dépassé encore quatre Boches isolés. Et à chacun, courant à la même



Au cours de la retraite de von Kiück des Allemands étaient restés cachés dans les bois entre la Ferté-Gaucher et Courtacon. Le soir, ils entraient dans les maisons isolées, réclamant des vivres sous menace de mort.

vifesse que lui, un pas en arrière, j'ai collé une balle de revolver dans le dos ou la tête. Ils sont tous tombés par terre, avec un long cri étranglé.

Arrivée aux tranchées des chasseurs, où je retrouve une vingtaine de mes hommes. Ils attendent, à genoux dans la boue, n'ayant pu trouver place auprès des camarades cramponnés à leur poste de combat.

« Amenez-vous par là, les enfants ! »

Je sais que la route de la Vauxmarie est à deux pas ; je déploierai mes vingt poilus dans le fossé, le long du talus ; et nous resterons là, bon Dieu ! jusqu'à ce qu'on crève !

Enragée, cette fusillade. Cela pétillait innombrablement, grêle, pressé, inlassable. A plat ventre dans l'herbe gorgée d'eau, je regarde la lueur d'un incendie, rougeoiement terne qui semble plaqué sur le ciel opaque : ce doit être la ferme de la Vauxmarie qui brûle.

Derrière nous, soudain, une voix :

« Ohé ! des tranchées ! y a-t-il des nôtres par ici ? »

Je réponds :

« Présent ! »

— Un officier ?

— Je suis lieutenant. Qui appelle ?

— Voilà, mon lieutenant. J'arrive. »

L'homme se présente à moi, se dit envoyé d'urgence par le capitaine C... :

« Venez vite, vite, avec tout ce que vous avez d'hommes. Le drapeau est près d'ici, dans un bouquet d'arbres. Le capitaine craint de n'avoir pas assez de monde pour tenir. »

Nous partons, guidés par l'agent de liaison. Nos pantalons collent aux genoux et aux cuisses ; les hautes herbes font couler l'eau dans les chaussures.

Je prolonge à droite une section de mitrailleuses. Les hommes ont chargé leurs mousquetons : ils n'ont plus qu'une pièce, et qui ne fonctionne pas.

Les clameurs montent à nouveau, croissent jusqu'au paroxysme, puis faiblissent, puis enflent encore ; les chasseurs tiennent coup. Un de mes hommes me dit :

« Ça barde. »

Frémissant, ardemment, j'écoute la rumeur formidable. Je guette de tous mes sens accrus. Et voici que j'aperçois de vagues formes noires qui rampent, silencieusement, vingt mètres peut-être à notre droite. Je voudrais que mon regard perceât les ténèbres, et justement mes yeux embués d'eau se fatiguent, ne voient plus. Alors, tout bas, montrant de la main :

« Regarde par là, Chabeau. Vois-tu ?

— Oui, mon lieutenant.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est des Boches. Ils nous tournent.

— En vois-tu beaucoup ?

— Non, pas des tas.

— Peux-tu les compter ?

Deux ou trois secondes, puis :

« J' crois qu'il s sont sept. »

C'est bien ce qu'il m'a semblé. Quelques égarés sans doute, épaves de cette mêlée tourbillonnante dans le noir.

Dix hommes, sur mon ordre, font face vers la droite. Et à chacun, presque à l'oreille, je dis :

« Attendez que je commande feu ; ne vous pressez pas et visez bien. »

Les Boches se sont arrêtés, hésitants, désemparés ; ils font un groupe sombre, figé dans une immobilité qu'on sent vivante.

« Feu ! »

Une rafale brutale, et tout de suite des cris de souffrance et de terreur :

« Kamerad ! Kamerad ! »

Il n'en reste que deux, qu'on pousse vers moi. Le plus jeune se jette sur mes mains, qu'il couvre de larmes et de salive. Et il me parle, à mots précipités, d'une pauvre voix que brise l'angoisse de la mort certaine :

« Je ne suis pas Prussien ; je suis Souabe. Les Souabes ne vous ont jamais fait de mal. Les Souabes ne voulaient pas la guerre. »

Et ses yeux s'attachent aux miens, regard de supplication éperdue et vile.

« J'ai donné à boire à des Français blessés. Mes camarades aussi : voilà ce que font les Souabes. »

Il parle, il parle ; et sans cesse la même phrase revient, refrain monotone, horripilant :

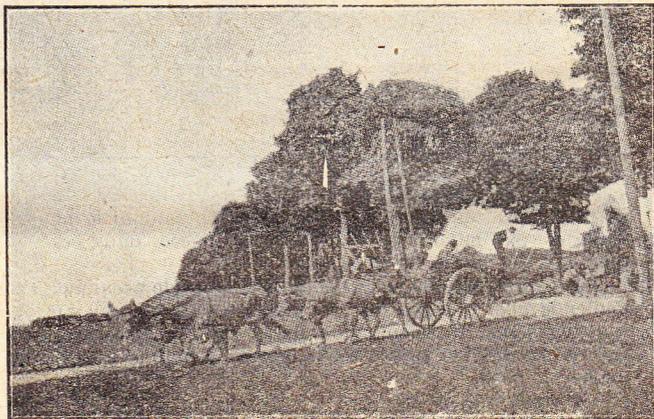
« *Das machen die Schwaben.* Voilà ce que font les Souabes. »

Et puis il me raconte qu'il est électricien, qu'il sait courir cinquante mètres sur les mains. Il le ferait sur un geste, possédé qu'il est d'une peur ignoble, et torturé par la soif de vivre.

L'autre passe de mains en mains, dévisagé, palpé comme un phénomène : nous n'avions pas fait encore des prisonniers. Mes hommes sont curieux et goguenards. Ils écoutent, avec un air d'enfants sages, la conversation entre l'Allemand et moi. Et ils s'amusent, point méchamment, à lui faire rentrer le cou dans les épaules en levant brusquement la main sur lui. Chaque fois, ce sont les mêmes rires bruyants et jeunes.

Et pendant ce temps le bruit de la fusillade crépite à travers la nuit : claquements courts, qui semblent mouillés, des fusils voisins, sifflements pressés des balles allemandes, pétilllement grêle des mêlées lointaines.

Et la pluie tombe, lourde, serrée, plaquant les capotes sur le dos, ruisselant en fontaine au bord des visières de képis. Le vent a cessé de mugir. Il souffle plus lent, comme apaisé, mais glacé, traître. Je sens l'approche du jour. C'est en moi un appel ardent vers la lumière ; je vois le champ de bataille de Somme, baigné de



La fuite de la population en France.



Les 75 français en action.

soleil, net de lignes et riche de couleurs. Cette nuit, on se tire dessus en aveugles, on s'égorge à tâtons. Je ne voudrais pas mourir dans cette boue glacée, dans ces flaques d'eau qu'on ne voit pas...

Comme tout est étrange ! Pendant une courte accalmie, j'entends une musique bizarre, aigre, à rythme lent. Ce sont des sonneries allemandes qui se répondent, de proche en proche, par toutes les lignes. Je demande à mon Boche :

« Qu'est-ce que c'est ? »

Il tend le cou, arrondit sa main au-dessus de l'oreille, et dit :

« Halt. »

Et en effet, peu à peu, le roulement continu de la fusillade se brise. »

Puis le lieutenant retrace l'horreur de cette nuit.

« De la 5e compagnie, de la 6e, ne restent que quelques survivants, une quinzaine de la 5e, un peu plus de la 6e. Plus un seul officier. »

Les Boches étaient du 13e corps d'armée, la plupart Wurtembourgeois. On les avait soulés d'alcool et d'éther : les prisonniers l'ont avoué. Beaucoup avaient dans leurs sacs des pastilles incendiaires, et plusieurs de mes hommes m'ont affirmé en avoir vu qui prenaient feu soudain



Les Allemands obligeaient les Belges à travailler aux tranchées.

de la tête aux pieds, lorsqu'une balle les atteignait, et continuaient à flamber comme des torches. »

C'est seulement quand ils virent l'ennemi battre en retraite que ces hommes purent lire, à côté du bulletin de victoire, la proclamation que le généralissime Joffre avait lancée la veille de la grande bataille :

« Le moment n'est plus de regarder en arrière... Attaquer, refouler l'ennemi... Se faire tuer sur place plutôt que de reculer. »

« Personne, déclare Gênevoix, ne nous a lu ces mots, à Condé, à l'heure de notre volte-face vers le nord, Mais nous les avions en nous ; ils étaient notre raison d'être et notre volonté. Sans savoir que de ces jours poignants dépençait le *sabot du Pays*, nous avions fait dans la joie tout le sacrifice.

Depuis, la terre s'est gorgée de sang jeune jusque dans ses profondeurs, à la place où nous avions chargé nos fusils et dressé nos baïonnettes. Mais leurs obus énormes n'ont pas abattu le mur fragile ; leurs balles ne l'ont pas effrité ; et lorsqu'après l'avalanche d'acier qu'elles poussaient devant elles, les hordes casquées sont venues déferler à son pied, leurs élans têtus, leurs coups de boutoir renouvelés cinq jours avec une fureur désespérée, ne purent y ouvrir la brèche qu'elles y avaient voulue !

Aujourd'hui, à la Vauxmarie, des équipes de sapeurs ramassent les Boches tombés là aussi drus que les épis d'un champ. Elles les chargent par dizaines sur de grands tombereaux qui s'acheminent vers les fosses, creusées larges et profondes, en secouant aux cahots des ornières leur fardeau de chair morte. Lorsqu'ils sont arrivés au bord des trous béants, on les fait basculer en arrière et verser là-dehors les grappes de cadavres, qui roulent au fond avec d'affreux gestes ballants. Et la terre de France recouvre bien vite les habits verdâtres, les faces décomposées dont les yeux ne la verront plus, les grosses bottes pesantes qui plus jamais ne la meurtriront de leurs clous de fer.

Voici la route de Rembercourt à la Vauxmarie et Beuzée. Dans les fossés, des cadavres humains s'accroupissent ou s'étalent. Rarement un seul, presque toujours deux ou trois, collés les uns aux autres comme s'ils voulaient se réchauffer. La lumière mourante révèle les capotes bleues et les pantalons rouges : des Français, des Français, rien que les Français. Allègement à découvrir quelques Boches. Je fais plusieurs pas hors des rangs pour être bien sûr que ce sont des leurs : ils n'ont pas eu le temps de les cacher, ceux-là !

Nuit noire. Nous ne voyons plus les cadavres, mais ils sont là toujours, au fond des fossés, sur les talus, sur le remblai de la voie. On les devine dans l'obscurité. Si l'on se penche, ils apparaissent en tas indistincts où ne se marque point la forme des corps. Surtout, on les sent : l'odeur épouvantable épaissit l'air nocturne. Des souffles humides passent sur nous en trainant avec mollesse,

imprégnent nos narines et nos poumons. Il semble que pénétre en nous quelque chose de leur pourriture.

Nous popotons chez une bergère dont l'homme est au front. Hier au soir, elle servait des officiers allemands.

« Voyez, messieurs », dit-elle, « ils en ont laissé. »

Et elle nous montre un plat dans lequel se sont figés des restes de choucroute. Elle s'empresse, taille de longues tartines de pain frais (du pain frais !) en appuyant la micher sur son ventre en saillie, verse en nos verres le cidre qu'elle vient d'apporter de sa cave, dans une cruche de grès haute de deux pieds.

« Mais êtes-vous bien sûrs, demanda-t-elle, qu'ils ne reviendront point ? »

Ma confiance s'affirme en cette réponse, qui l'estomac :

« Madame, ne vous en faites pas pour le chapeau de la gamine. »

Hop ! au lit ! De grandes poussées dans la porte de la grange que mes hommes ont déjà barricadée, et qui tient bon.

Le lendemain, de nouveau il pleut. L'étape sera pénible, sous ce ciel pâle et triste. Je me résigne à être mouillé toute la journée.

Comme hier nous marchons entre deux files de cadavres français. Ils semblent habillés de neuf, tellement la pluie a coulé sur eux. Une semaine, peut-être, que ces hommes sont tombés. Leur chair en décomposition a gonflé démesurément ; ils ont des jambes, des bras énormes et courts, et le drap de leurs vêtements se tend à craquer sur leurs corps boursoufflés. Des lignards, puis des coloniaux. Tout à l'heure, nos morts cachaient leur face contre terre ; ceux-ci ont été adossés au talus, tournés vers la route, comme pour nous regarder passer. Ils ont des visages noirs, de grosses lèvres tuméfiées. Beaucoup, parmi nos hommes, les prennent pour des nègres et disent : « Tiens ! des turcos ! »

Je me rappelle surtout un de ces pauvres morts assis au bord de la route. C'était un capitaine de la coloniale. On l'avait accroupi dans l'herbe, en pliant de force ses jambes sous lui ; mais l'une d'elles, peu à peu, s'était dépliée, et l'on eut dit que le cadavre la lançait en avant, comme s'il dansait un pas désordonné. Il avait le torse renversé légèrement, la figure en plein vers la route, les yeux grands ouverts et sans regard. Mais ce que je remarquai le plus, ce fut sa moustache, une moustache blonde, frisée, légère et charmante. La bouche, au-dessous, n'était plus que deux bourrelets de chair violâtre ; et c'était affreusement triste, cette blonde moustache de joli garçon sur cette face noire décomposée.

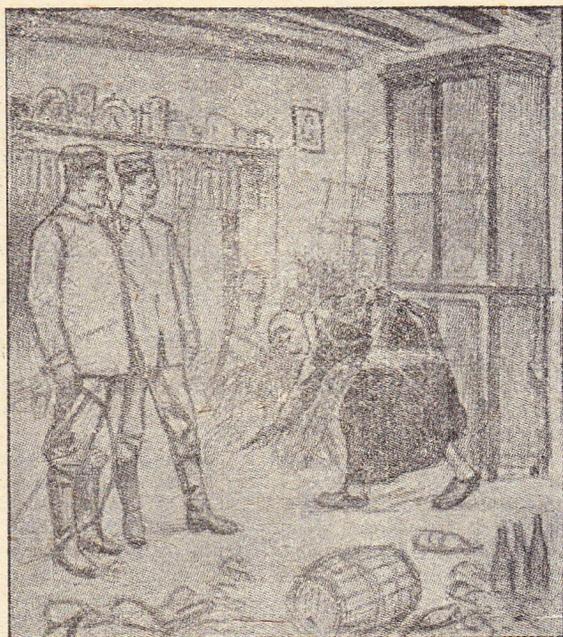
Allons ! lève la tête et serre les poings ! Je m'en veux de l'accablement à quoi j'ai cédé une minute. Il faut les regarder, ces morts, et leur demander la force de haïr. Puisque les Boches, avant de fuir, les ont entraînés jusqu'au bord de la route, puisqu'ils ont voulu cette macabre mise en scène, nous ferons payer cher le défi que ces brutes nous lancent !

Rage impuissante et maladroite, celle qui fait lever la colère en nos cœurs, et le besoin de la vengeance, au lieu de l'épouvante qu'elle souhaitait inspirer.

Et d'ailleurs, à chaque pas maintenant se trahit leur défaite : ces casques bossués, percés par nos balles, crevés ou lacérés par nos éclats d'obus ; des baïonnettes rouillées, des cartouchières béantes et pleines encore de chargeurs. A gauche de la route, dans les champs, des saisons éventrés, des avant-trains en miettes, et des chevaux mutilés, en tas. Dans le fossé, un affût de mitrailleuse fracassé ; on voit l'entonnoir de l'obus qui est tombé là, un 75. Elle devait être en bel état, la mitrailleuse qui tirait sur cet affût ! Et les mitrailleurs ? Dans un trou ! Des bandes de cartouches, en grosse toile blanche, traînent leurs spirales dans les flaques.

Nous ramassons des bottes pleines d'eau de pluie. Ceux qui les portaient se sont-ils déchaussés pour le plaisir de marcher pieds nus à même la boue ? Dans un trou aussi ceux-là ! Et soudain des croix, avec des inscriptions allemandes.

Les voici donc, les Otto, les Friedrich, les Karl et les Hermann ! Chaque croix porte quatre, cinq et jusqu'à six noms. On était pressé ; on les a fourrés dans la terre par paquets.



Les Allemands forcèrent les habitants de Courlacon à incendier eux-mêmes leurs maisons. Ceux qui refusèrent furent frappés à coups de cravache.

Sur la chaussée détremmée, des journaux gisent, des cartes postales, des lettres. Je ramasse une photographie au dos de laquelle une femme a écrit des lignes serrées. Je lis : « Mon Pierre, il y a bien longtemps que nous n'avons eu de tes nouvelles, et me voici très inquiète. Mais je pense que bientôt vous aurez d'autres victoires, et que je te verrai revenir glorieux à Toelz. Quelle fête alors pour tous !... » et plus loin : « Le petit a grandi ; il devient fort. Tu n'imagines pas comme il est mignon. Ne reviens pas dans trop longtemps, car alors il ne te reconnaîtrait plus. »

Oui, c'est triste. Mais à qui la faute ? Pense à nos morts de tout à l'heure, au capitaine jeté presque en travers de la route.

Saint-André. Sur un tertre, à la sortie du village, les vestiges d'un poste de secours s'entassent pêle-mêle. Un fouillis de sacs, en peau de vache couverte de poils roussâtres, tous béants, vidés des provisions qui pouvaient s'emporter ; des baïonnettes dans leur fourreau noir ; des cartouchières décousues ; des casques sans pointe ; du linge déchiré, maculé de boue et de sang ; des enveloppes de pansements, par centaines ; des monceaux d'ouate que mouille la pluie, et qui font s'épandre autour d'eux de petites mares teintées de rouge. Les grands arbres plantés sur le tertre semblent se pencher vers ce chaos triste, et les gouttes d'eau qui coulent de leurs branches tombent avec un bruit doux et continu. »

Cette relation prise sur le vif du champ de bataille nous donne une idée concrète des réalités de la guerre. La victoire de la Marne, dont le nom s'aurole d'une gloire impérissable, avait coûté bien du sang et bien des souffrances.

APRÈS LA VICTOIRE

La poursuite. — Vers l'Aisne.

Le 11, à dix heures du matin, le grand quartier impérial qui avait attendu jusqu'au dernier moment un retour de fortune, donna l'ordre de la retraite qui était, dans ces circonstances, l'aveu par l'ennemi de son irrémédiable défaite.

Von Klück n'en est jamais revenu. « Que des hommes, ayant reculé pendant des jours, que des hommes couchés par terre et à demi morts de fatigue, puissent reprendre le fusil et attaquer au son du clairon, déclare dans ses mémoires l'ancien commandant de la 1^{re} armée allemande, c'est là une chose avec laquelle nous n'avons

jamais appris à compter : c'est là une possibilité dont il n'a jamais été question dans nos écoles de guerre... »

Aussitôt la poursuite s'organisa à travers les villes et les villages où l'ennemi avait laissé son empreinte sanglante, où parfois les soldats victorieux retrouvaient les cadavres encore chauds des civils lâchement massacrés. Von Klück se repliait à grandes journées vers les plateaux entre Oise et Aisne, von Bülow sur la région Craonne-Reims, Hausen sur Vouziers, le duc de Wurtemberg au nord de Sainte-Menehould, le Kronprinz au nord de Verdun. Les armées françaises, excitées par la victoire, et l'armée britannique suivaient l'ennemi de près et partout se manifestait l'espoir que l'invasisseur serait rejeté hors de France.

Mais les fatigues d'une longue bataille, succédant à la terrible retraite de Charleroi et de Virton avaient épuisé les forces des troupes victorieuses. Les soldats étaient fatigués, dit un écrivain, « jusqu'à l'hallucination ». D'autre part, le général Joffre n'avait plus sous la main de nouvelles réserves ; celles qui étaient envoyées des dépôts suffisaient à peine à combler les vides. L'artillerie, elle aussi, était épuisée et les munitions sur le point de faire défaut.

En outre, les Allemands se retiraient sur une position formidable, constituée par les collines de l'Aisne, où ils parvinrent à se retrancher avant qu'on eût pu les inquiéter sérieusement.

Le sort de la bataille de l'Aisne dépendait surtout de la manœuvre enveloppante que l'armée Maunoury allait exécuter sur la droite de l'armée ennemie. D'après les ordres de Joffre cette bataille devait se produire dans la vallée de l'Oise, afin de tourner le massif de l'Aisne. Mais la manœuvre échoua, les Allemands ayant renforcé en grande hâte leur droite menacée. La chute de Maubeuge les avait d'ailleurs mis en possession d'une importante voie ferrée, qui leur permit de transporter rapidement de nouvelles troupes, des munitions et du matériel.

Von Klück, qui s'était dégagé vivement, ne perdit pas son temps en contre-attaques, mais abandonna un terrain important.

Le 13 septembre l'ennemi atteignit sa nouvelle ligne de résistance allant de Soissons à Reims jusqu'à Verdun.

Le 11 septembre, le Kronprinz était arrivé à Reims ; il descendit à l'hôtel du « Grand Cerf », où il rencontra le prince Henri de Prusse, frère du Kaiser.

Le 12 septembre, à 9 heures du matin, les Allemands, inquiets de l'approche des Français, arrêtaient le docteur Langlet, maire de la ville, Mgr Neveux, coadjuteur, l'abbé Camus, et firent dresser une liste de cent otages. Ils menacèrent de fusiller les otages au moindre acte d'hostilité à l'égard des soldats allemands.

La proclamation par laquelle ils en informèrent les habitants était ainsi conçue :

« AVIS A LA POPULATION

Afin d'assurer suffisamment la sécurité de nos troupes et le calme de la population de Reims, les personnes nommées ont été saisies comme otages par le Commandant de l'Armée Allemande. Ces otages seront fusillés au moindre désordre. D'autre part, si la ville se tient absolument calme et tranquille, ces otages et habitants seront placés sous la protection de l'Armée Allemande.

Le Général Commandant en Chef.

Reims, le 12 septembre 1914. »

Quel était le sens de l'expression « au moindre désordre » ? Aux termes de la proclamation, la vie et la mort des otages dépendaient de l'interprétation donnée à ces mots énigmatiques. Les noms des otages, au nombre de 80, étaient publiés dans un avis spécial placardé en dessous de la proclamation ; et on en annonçait encore d'autres. La phrase en question n'était certainement pas de nature à tranquilliser les otages, car elle était d'une élasticité vraiment effrayante. A Aerschot, le 19 août, un soldat allemand avait tiré un coup de feu en l'air ; à Dinant, le 23 août, des soldats français avaient, dans un combat régulier, déchargé leurs armes sur des soldats allemands ; or, dans l'un comme dans l'autre cas on avait puni le « désordre » par l'organisation systématique



L'empereur Guillaume, coiffé du casque d'argent, après la défaite de la Marne.

d'un véritable carnage au sein de la population civile. Pour les malheureux otages de Reims c'étaient les précédents peu faits pour les tranquilliser.

D'autre part, l'ennemi menaçait, en cas de résistance de la part de la population, d'incendier la ville totalement ou en partie.

Pendant toute la journée les Allemands procédèrent à leur aménagement, mais ils enlevèrent aussi une foule de choses qui ne leur appartenaient pas ; en un mot, ils se livrèrent à un pillage en règle.

L'après-midi le Kronprinz et sa suite quittèrent le « Grand Hôtel ». A 5 heures on mit le feu au parc à fourrage ; vers la même heure le commandantur se retira également. Ces messieurs partirent par la route de Rethel, emmenant avec eux les cent otages, qui ne devaient être relâchés qu'à Vitry-lez-Reims.

Lorsque ces otages rentrèrent dans la cité ils virent avec une joie inexprimable qu'une patrouille de 6 chasseurs à cheval se trouvait déjà dans ses murs.

Le lendemain matin de nombreuses troupes pénétrèrent dans la ville par la rue de la Vesle.

A 1 heure de l'après-midi le général Franchet d'Esperey, commandant la 5^e armée, fit son entrée à Reims, qui allait devenir peu après la grande ville martyre.

Soissons fut libérée presque en même temps. Le 11 septembre on vit l'occupant donner des signes d'inquiétude. La 6^e armée française, sous le commandement du général Maunoury, s'avancit victorieusement vers l'Aisne, après avoir rejeté les Allemands de Chaudun, où ils avaient vainement essayé de résister.

Le 12 septembre, les troupes africaines, appuyées par l'artillerie anglaise, arrivèrent devant la ville, venant de la direction de Buzancy. Mais l'ennemi, en se retirant, avait fait sauter les ponts et les troupes françaises furent obligées, en pleine nuit et sous un feu violent, d'établir des passerelles sur la rivière.

Le 13 septembre les zouaves et les tirailleurs du général Quiquandon étaient massés en vue de l'attaque sur l'éperon 132, qui domine la ville de Soissons au nord. Les Allemands s'étaient retranchés dans des carrières où ils parvinrent à se maintenir.

Un correspondant de guerre, André Tudesq, a décrit cette partie de l'immense front, qui allait s'y stabiliser pendant des années.

« Les carrières, écrit l'auteur, elles sont mille et cent, creusées à dix mètres dans le sol, longues parfois de dix-huit kilomètres, labyrinthes aux larges couloirs, où peut tourner à l'aise un mail-coach à quatre chevaux.

Quelques-unes, en exploitation, sont relativement récentes. Mais beaucoup, séculaires, à bout de rendement, sont devenues de vastes criques intérieures où l'on cultive le champignon. On les nomme d'ailleurs des *champignonnières*.

Pour y atteindre, il faut descendre par de raides sentiers, des *layons*, d'une pente qui va jusqu'à 50 p. c. Elles forment les refuges et des forteresses presque imprenables. Les Allemands les connaissaient de longue date : plus d'une, en temps de paix, fut achetée par leurs espions. Là s'accumulèrent ces derniers mois, en grand secret, des munitions. Quand ils durent battre en retraite, après les combats de la Marne, c'est vers ces abris souterrains que von Klück et ses troupes coururent se réfugier.

Le terrier est immense. Chaque carrière, cimentée à l'entrée, bétonnée sur ses flancs, garnie de mitrailleuses, est un blockhaus à dix étages. Une armée vit là, comme jadis les troglodytes. Il règne en ces grottes humaines une atmosphère douce, égale. Elles servent d'entrepôts, de cuisines, d'hôpital et de dortoirs. Des passages relient aux lignes de front les troupes qui s'y reposent. Les pluies ne les sauraient gêner pas plus que les obus.

Pour les garder, par delà les bois, sur les hauteurs, les Allemands ont établi de lourdes pièces d'artillerie, celles-là même qui dans leur pensée devaient servir au siège de Paris : canons de 210, mortiers obusiers de 305. Le sol est gardé haut et bas. »

Dans la suite de ce récit, il sera encore souvent question de Soissons qui constituait un secteur de première importance.

Paris, dont le sort venait d'être décidé d'une façon si heureuse, était resté pendant ces journées tragiques, admirable de sang-froid et de courage. Le calme de la population était absolu ; chacun y avait pris bravement son parti de ce qui pouvait arriver et on attendait les nouvelles au champ de bataille avec confiance.

« Paris, en effet, ne savait encore presque rien des combats livrés, écrit le député Henri Galli, que nous avons déjà cité à plusieurs reprises : Le 11 septembre, lorsque la ville apprit la retraite de l'ennemi et la victoire magnifique, elle ne connaissait encore d'autre nom de vainqueur associé à celui de Joffre que le nom de Gallieni. » Maurice Barrès écrivait :

« Nous progressons dans la région de Montmirail, aux abords de Vitry-le-François, sur la route de Nancy à Château-Salins. Je cherche à percer les ténèbres ; à quels chefs doit aller notre immortelle reconnaissance ? Quels sont les troupes et les généraux qui dans cette minute couvrent victorieusement Paris ? Rien que le silence reponu. »

Pendant la bataille, Paris, bien que si peu renseigné, ne céda pas un instant à la panique. L'ennemi par ses agents espérait la provoquer. Paris ne douta pas du succès. Il avait la foi.

Dans l'après-midi du 5 et dans la matinée du 6, l'écho des canonnades parvint aux communes de la banlieue nord et est de Paris. De la ville même, les habitants peu éloignés des fortifications entendaient de violentes explosions, celles des maisons et ouvrages que le génie détruisait. Chacun s'attendait à une attaque imminente des portes de la ville. Une communication, le 4, apprit que l'armée allemande s'orientait vers Meaux et même qu'elle évacuait Compiègne et Senlis.

« Jamais la nature n'avait été plus belle et le ciel plus resplendissant, écrit à ce sujet M. Henri Robert ; jamais cette ville que nous aimons et sur laquelle nous sentions l'approche de l'abominable souillure ne nous avait été plus chère, parce que jamais elle n'avait eu une parure plus séduisante. Chaque fois que je quittais le Palais, le soir, je contemplais sans me lasser, ce spectacle de toute beauté du Louvre, des Tuileries, de la place de la Concorde et des Champs-Élysées dans les splendeurs de soleil couchant. Lorsque m'accompagnait quelqu'un de ceux que leur âge éloigne du service, nous répétions, pensant à ceux qui nous sont chers, à Paris, à la patrie : « Non ! il n'est pas possible que l'ennemi vienne ici ! » Et si quelque hésitation, quelque doute, surgissait dans nos cœurs, que de merveilleux spectacles pour les reconforter !

Un dimanche — je m'en souviens comme si c'était hier — le sort de la bataille de la Marne était encore indécis : 25,000 personnes étaient rassemblées sur le parvis Notre-Dame ; la place était noire de monde. Il y avait là un peuple, des catholiques fervents, des gens



L'aspect des rues de Soissons après la bataille.

qui ne croient à rien, des israélites, des protestants : toutes les confessions mélangées. Dans la cathédrale se déroulait une grandiose cérémonie présidée par le cardinal-archevêque de Paris, Mgr Amette, dont les prières demandaient au ciel le salut de la France. Nous avons vu des larmes dans les yeux même des plus incrédules et l'on se prenait à chanter une sorte de cantique s'unissant à ces prières.

Plus loin, dans les quartiers populeux, c'était le peuple admirable. Toutes les femmes sont sur le seuil des maisons, avec leurs enfants. Les maris sont au front ; sans argent, elles n'ont pu quitter Paris ; elles n'y songeaient même pas. Elles n'ont pas eu une défaillance et il suffisait de regarder leurs visages calmes et confiants pour être rasséréiné. Les taubes pouvaient venir, tuer quelques fillettes, innocentes victimes de ces heures tragiques : dans la splendeur des jours de cet été finissant, non seulement Paris ne fut jamais plus beau, mais encore, il a donné à la France, à l'ennemi, au monde entier, un spectacle inoubliable de grandeur. »

Pour compléter cette physionomie de Paris, empruntons encore cette charmante description à André Tudesq qui fait revivre en quelques traits ce qu'il appelle le Paris héroïque et charmant du temps de guerre :

« C'est une ville insoupçonnée que n'ont jamais connue les « Bœdeckers » ni dépeinte les romanciers.

La rue grouille de femmes, de jolies filles et d'enfants. Pour ne rien manquer du spectacle des Taubes, on s'installe au plus haut de la Butte. D'in vraisemblables lorgnettes marines, des longues-vues d'explorateurs fouillent sans répit l'horizon.

On a même vu, sur le parvis du Sacré-Cœur, et fort achalandée, la lunette en cinq parties qui, au temps de l'exposition, rapprochait la lune à un mètre. Quelle déception populaire quand au troisième jour, dans une chasse trop réussie, nos oiseaux de France, ayant inscrit à leur tableau deux Taubes et un Aviatik, nettoyerent le ciel de Paris.

Pas un boutiquier, ayant pignon sur rue, qui n'étaie à sa devanture « le théâtre des opérations ». Gavroche fait de la stratégie.

Il parle avec certitude du « rouleau russe » et du « mur » français ». En manière de conclusion, quand sous les yeux éblouis de la gent féminine, il a bien pointé épingles et drapeaux, il déclare, pertinent :

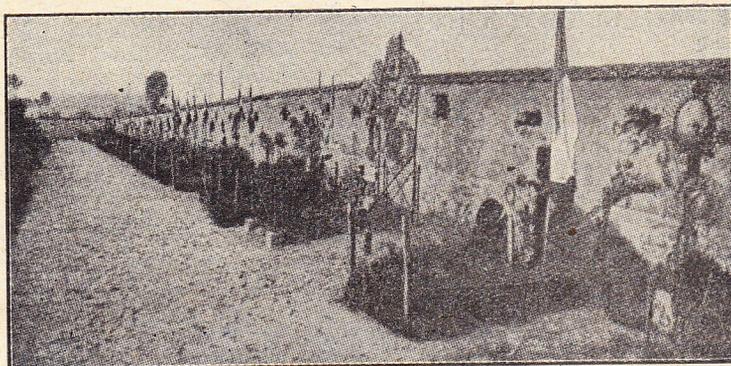
« Et puis, ce n'est là que la carte provisoire de l'Europe ! »

Descendons sur le boulevard : d'autres spectacles nous attendent.

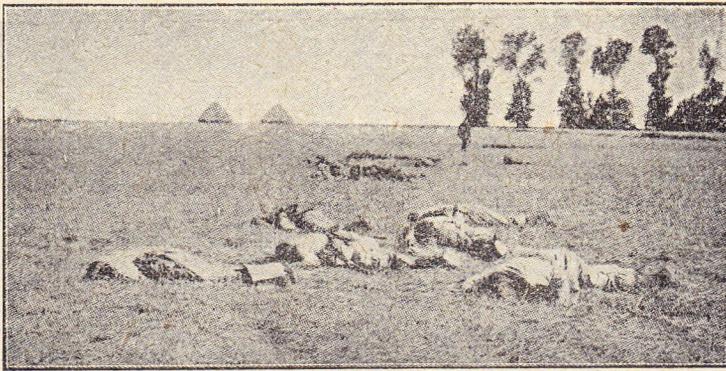
Les camelots valides ont rejoint les armées : de jolies filles, hier midinettes, les remplacent. Avec une timidité qui n'exclut pas le savoir-faire, elles tendent aux terrasses les feuilles du jour, la carte-postale militaire, les chansons, les caricatures.

Un décret du gouverneur Gallieni défend de crier les titres des journaux. Quelques vieux camelots ont tourné la difficulté. Ils offrent leurs gazettes sous cette forme : « Demandez le journal qui ne peut pas être crié »... ou encore, en voix de fausset, à trois tons : « V'la le marchand de papiers ! »

Les autobus ont disparu. Mobilisés aussi. Quelques confrères ont rencontré Madeleine-Bastille aux en-



Le cimetière de Chambry, qui fut le théâtre d'un violent combat.



Cadavres étendus sur le champ de bataille.

virois d'Anvers ; Batignolles-Clichy-Odéon ravitailla les troupes anglaises entre Melun et Montereau.

Aux Champs-Élysées, les grands hôtels sont clos. Clôture aussi des concerts d'été. Ni lampes, ni girandoles : à peine de loin en loin, sur un refuge, quelque bec de gaz allumé. Par saccades, croisant leurs feux, les projecteurs gardent le sommeil de Paris. La vie continue cependant.

Et les quais, et les ponts ? Nul quinquet ne les éclaire. Ils sont mornes, déserts, pareils à quelque eau-forte à la manière noire. Mais quelle poésie s'en dégage ! De chimériques architectures dentellent leurs horizons : Sainte-Chapelle, Notre-Dame, le Palais de Justice, ou si vous regardez au couchant, les tours trapues du Trocadéro, ou le dôme à la turque du Grand-Palais.

Traversez le Carrousel, un soir de clair de lune, une arche énorme barre le lointain. Elle a la majesté d'une ruine de l'ancienne Rome. Sa seule vue console : son nom ragailardit le cœur : l'Arc-de-Triomphe !

« Tout en se félicitant de la retraite de l'ennemi, note Henri Galli, Paris restait donc parfaitement calme. Il n'y eut, à la nouvelle de la victoire, ni démonstrations joyeuses, ni manifestations bruyantes dans les rues. Chacun comprenait que la guerre serait longue et que des flots de sang couleraient encore.

La foule ne stationnait que place des Invalides, sur le passage des voitures automobiles qui se dirigeaient vers le quartier général installé au lycée Victor-Duruy.

L'archevêque de Paris ordonna une cérémonie pieuse au tombeau de sainte Geneviève à Saint-Etienne-du-Mont, en reconnaissance de la victoire.

Les cloches ne sonnèrent pas. La municipalité n'ordonna pas de pavoisements ; elle n'eût pas apposé aucune affiche ; elle n'indiqua aucun nom à la reconnaissance ni aux acclamations populaires ; mais, dominant tous les autres, à Paris, le nom de Gallieni devint un des plus grands, un des plus aimés, un des plus admirés, et à travers les âges, l'immortelle légende le transmettra de générations en générations, comme celui du sauveur de la capitale.

Il a honoré aussi, dès les premiers jours de septembre, et il honorera toujours le commandant en chef, Joffre, dont l'inappréciable mérite fut de garder, au milieu de l'énerverment des uns, de l'affolement des autres, un calme imperturbable. »

Le 11 septembre le général Joffre adressa au gouvernement une dépêche qui annonçait officiellement la grande victoire remportée :

« Notre victoire s'affirme de plus en plus complète. Partout, l'ennemi est en retraite. Partout, les Allemands abandonnent des prisonniers, des blessés, du matériel.

Après les efforts héroïques dépensés par nos troupes, pendant cette lutte formidable qui a duré du 5 au 12 septembre, toutes nos armées, surexcitées par le succès, exécutent une poursuite sans exemple par son extension.

À notre gauche, nous avons franchi l'Aisne, en aval de Soissons, gagnant ainsi plus de 100 kilomètres en six jours de lutte.

Nos armées, au centre, sont déjà au nord de la Marne.

Nos armées de la Lorraine et des Vosges arrivent à la frontière.

Nos troupes, comme celles de nos alliés, sont admirables de moral, d'endurance et d'ardeur.

La poursuite sera continuée avec toute notre énergie. Le Gouvernement de la République peut être fier de l'armée qu'il a préparée. »

Dans un ordre du jour le généralissime rendit à son armée un hommage éclatant d'admiration et de reconnaissance :

« Tous, officiers et soldats, avez répondu à mon appel. Tous vous avez bien mérité de la Patrie. »

Quant aux Allemands qui s'affendaient à une victoire prompt et décisive, ils se consolaient à leur façon de la défaite que les communiqués et tous les organes officiels présentaient comme une retraite stratégique. Ils allèrent même jusqu'à dire qu'on ne s'était pas battu sur la Marne, mais s'étendaient avec un grand luxe de détails sur la capitulation de Maubeuge. Le 16 septembre l'Agence Wolff était chargée d'annoncer que « les Allemands n'avaient perdu devant Paris ni canons ni prisonniers. » La situation *devant Paris*, ajoute le communiqué, est favorable. En tous cas le fameux cri de guerre « Nach Paris ! » avait été étouffé provisoirement et pour longtemps dans la bouche des soldats allemands. Le temps était passé où les journaux d'outre-Rhin annonçaient l'heure fatidique de l'entrée triomphale dans la capitale française, où les « Lustige Blätter » montraient von Klück, le héros national, guidant l'aiguille d'une main assurée, sur le cadran de la victoire germanique. Onze heures, c'était Soissons ! Encore un coup de pouce, encore un effort, et la douzième allait sonner, l'heure de la conquête de la Ville-Lumière. Mais la douzième heure ne sonna pas...

La France demeura modeste au milieu de son triomphe. Elle se rendait compte que la guerre n'était pas terminée, mais elle savait que la guerre telle que les Allemands l'avaient rêvée et voulue était close. Berlin aurait illuminé pour moins : Paris ne le fit pas. Même on évita de montrer à la population les prisonniers, que l'on transportait le plus possible pendant la nuit.

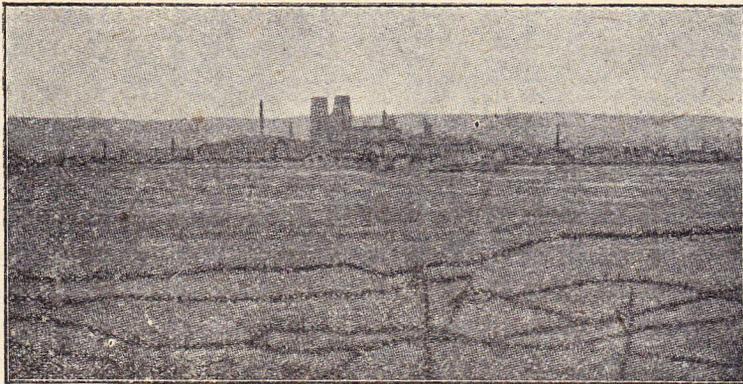
Une foule de Parisiens voulurent visiter les champs de bataille, mais on exigeait des passeports avec une extrême sévérité. Sans doute on avait remporté une victoire, mais l'âpre lutte se poursuivait sur l'Aisne. Du reste les Allemands envoyaient partout leurs espions et la prudence commandait de contrecarrer leur action pernicieuse.

Les autorités militaires prenaient des mesures très rigoureuses et c'est ce qui explique les aventures plutôt désagréables dont certaines personnes furent victimes.

Nous en trouvons un exemple typique dans les « Scènes de la grande guerre », de Barzini.

Luigi Barzini, un correspondant de guerre italien fort connu, qui ne suivit pas moins de sept campagnes dans différentes parties du monde, fut arrêté avec son auto non loin de Reims. Le prévôt de la gendarmerie se montra assez aimable à son égard, mais il fut néanmoins emprisonné dans une ferme avec d'autres prisonniers.

« La prison, raconte Barzini, est une petite étable sur la porte de laquelle est écrit à la craie : « Prison ». De la paille, abondamment répandue sur le sol, sert de lit. Il faut s'en accommoder. On ne peut à la guerre exiger le luxe excessif d'une prison cellulaire.



Reims, vu des tranchées allemandes.

Tout un angle de la prison, le meilleur, nous a été réservé. Nous sommes des prisonniers de marque. Le prévôt nous traite comme les gouverneurs de la Bastille traitaient leurs meilleurs pensionnaires internés en vertu de *lettres de cachet*.

Nous avions pour compagnons de lit quelques gens suspects d'espionnage, un soldat déserteur et divers autres gentilshommes. Six gendarmes veillaient sur notre sommeil. D'heure en heure un cliquetis de fusils nous éveillait. C'était le changement de garde ; les gendarmes qui entraient en faction chargeaient leur carabine, tandis que ceux qui partaient la désarmaient.

Une lanterne éclairait l'étable, du plafond grossier de laquelle pendaient toute une draperie grise de toiles d'araignées. Une odeur chaude de bétail montait du sol à travers la paille, et un mugissement calme de vaches venait d'une étable attenante, apportant dans notre assoupissement je ne sais quelle impression reconfortante de paix. De loin arrivait à nos âmes une foule vague de souvenirs champêtres, que l'inconscience du sommeil rattachait au présent, nous donnant ainsi une douce sensation de repos et d'oubli.

Un grondement profond et lointain nous a éveillés. L'aube n'avait pas encore paru et déjà la bataille reprenait. Le rugissement de l'artillerie continue encore, sans trêve, incessant, furieux, rageur...

Le prévôt, géôlier gentilhomme, nous a invités à prendre le café avec lui, mais il nous a fait inscrire dans le livre des prisonniers.

— Nous devons être sévères, nous a-t-il dit ; la partie est grosse et nous sommes entourés d'espions. Nous en avons fusillé encore hier matin, ici, trois, dont une femme. Je suis le bourreau, je préside le conseil de guerre, et les choses ne traînent pas. Condamnés à huit heures, enterrés à huit heures et demie ; à peine le temps de former le peloton d'exécution.

La vie humaine ne coûte pas cher en ces moments-là. Il suffit de peu pour être mis en face de huit fusils braqués. Quand des milliers de citoyens tombent sur les champs de bataille, on n'hésite pas à faire subir le même sort à un personnage suspect. On n'a pas le temps de peser exactement l'innocence et la culpabilité. Il en va du salut de l'armée. Puis le soupçon excite l'hostilité, l'hostilité forme la conviction et cela suffit. L'espionnage laisse peu de traces, les preuves sont difficiles, inutile de les rechercher : que l'accusé démontre son innocence. Si l'on réclamait des preuves, les espions s'enfuiraient. D'une part est la vie d'un homme, de l'autre peut-être la vie du pays ; il ne peut y avoir d'incertitude. Dans le doute on condamne l'homme. Son sang se perd dans le torrent de sang que la guerre fait couler. Quand une personne est dénoncée comme espion, elle est morte. La cour martiale n'est pas un tribunal, c'est une arme. Elle ne dispense pas la justice, elle défend l'armée contre les embûches. Et elle abat, comme une mitrailleuse, tout ce qui lui semble ennemi.

Dans cette tragédie sans fin, l'âme s'adapte à l'horreur. La mort n'épouvante plus. Elle est toujours proche ; chacun l'attend inconsciemment. Les condamnés

ne se révoltent pas, n'implorent pas, ne pleurent pas. Quand ils lisent leur condamnation dans le regard des juges, ils ne se défendent plus ; ils se taisent et se résignent. Mourir paraît désormais un accident banal. Il y a des régions dans lesquelles vivre semble une exception. On s'y habitue à l'idée de devenir un cadavre. Les âmes les plus simples se cuirassent inconsciemment de stoïcisme, et les espions marchent au supplice avec la tranquillité des condamnés de la Terre.

— Ils vont très bien à la mort, ces canailles ! nous dit le prévôt.

La femme aussi fut courageuse.

Les trois fusillés d'hier se disaient français ; ils le paraissaient et peut-être l'étaient. L'un d'eux avait en poche deux cent quarante francs.

— Je désire, dit-il, que la moitié de cette somme soit donnée aux gendarmes qui m'ont arrêté et l'autre moitié aux soldats qui me fusilleront.

— Ce n'est pas possible, lui fit observer le prévôt avec bonhomie. (Après la condamnation la sévérité tombe, le condamné n'est plus qu'un moribond : on lui parle avec douceur.) Ce n'est pas possible. Les gendarmes ne peuvent rien accepter et ce serait immoral que les soldats qui fusillent fussent payés par la victime. Faisons ceci : j'appellerai le curé du village et vous lui remettrez l'argent pour les pauvres.

Le curé arriva cinq minutes plus tard et le condamné, en lui remettant la somme, lui dit :

— C'est pour les blessés.

— Quels blessés ? demanda le prêtre. Les Français ou les Allemands ?

Et l'homme, avec le calme de qui est sur le point de franchir un seuil au-delà duquel il n'y a plus de différences :

— Les blessés, sans distinction, français et allemands.

L'autre condamné, qui assistait en silence à la scène, s'adressa timidement au prêtre :

— Monsieur le curé, je n'ai que soixante francs..... si vous voulez les accepter...., dans le même but...

Et il les lui tendit.

Conduits à la mort, ici, derrière la maison, ils refusèrent de se laisser bander les yeux. La femme aussi voulut voir et elle attendit la décharge, les yeux fixes...

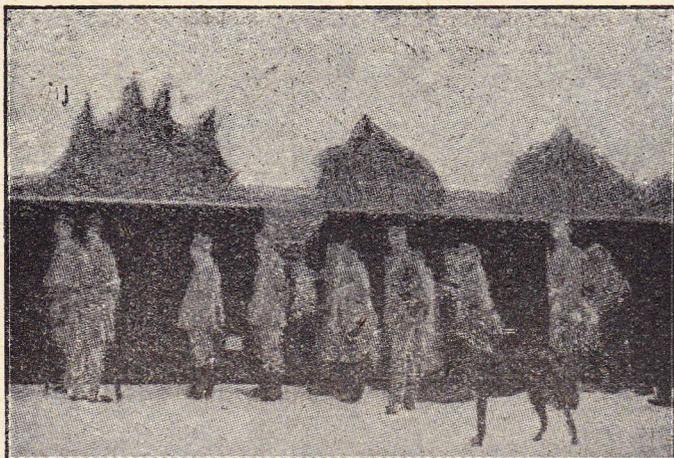
Entachés peut-être du plus déloyal des crimes, ils l'avaient expié avec une loyauté de soldats.

Le curé de la localité où nous sommes retenus prisonniers, un petit abbé pâle et blondasse, vient de venir. Il a traversé la cour et est entré dans la prison. Il va reconforter les malheureux qui attendent leur sort.

Parmi eux se trouve le maire d'un village voisin, suspect lui aussi d'espionnage. C'est un petit vieux ayant l'air d'un paysan riche, coupable probablement de s'être montré, par crainte, servile envers l'envahisseur. Deux fois par jour trois femmes viennent lui porter son repas. Ce sont sa femme et ses filles. Le dialogue entre le prisonnier et sa famille est bref et invariable.

— Comment vas-tu ? demande la femme en passant le panier de provisions aux gendarmes.

— Comme tu vois.



Prisonniers allemands à Fère-en-Tardenois.

Et ces quatre personnes qui s'aiment restent là à se regarder longuement, avec dans les yeux la souffrance de ne pouvoir s'exprimer, de ne savoir que dire, de ressentir des choses si fortes, si neuves, si claires dans l'âme, mais qui n'ont pas d'expression dans le vocabulaire campagnard.

Puis la femme dit :

— Alors, au revoir !

— Espérons-le !

Et les trois femmes s'en vont, les yeux rouges, la bouche contractée en un pli douloureux, silencieuses, la mère en avant portant à son bras le panier vide.

Un autre prisonnier, jeune, maigre, un type de save-tier de village, raconte à tous les « nouveaux » l'histoire de son arrestation pour entendre ce qu'ils en pensent et se faire lui-même une opinion :

— Vous savez, me murmurait-il ce matin à l'heure du réveil, j'avais chez moi une carte de l'état-major, mais je l'avais eue depuis beaucoup d'années, et alors ils veulent savoir pourquoi je l'avais, mais moi je ne sais pas pourquoi je l'avais....

L'Allemagne a parsemé le pays d'espions, c'est certain ; mais quels sont les vrais ? Quels sont les imaginaires ? L'accusation écrase. L'homme ignorant, quand il est soupçonné, nie, s'embrouille, se perd en répétitions vagues, se contredit, puis ne trouve plus rien à répondre, accepte la fatalité. Il faut mourir.

On fusille aussi des prisonniers allemands sur lesquels on trouve des objets volés, provenant de pillages ou du dépouillement des cadavres. C'est la loi, inexorable, mais juste. Dans cette ferme se font les condamnations et les exécutions.

Habités à la discipline de fer de l'Allemagne, ces évaluateurs, souvent des trainards, dispersés, déguenillés, affamés, écoutent la sentence de mort figés dans la position d'ordonnance, sans un battement de paupières. Ils ne disent rien. Ils saluent et s'en vont au milieu de l'escorte. Un seul, condamné hier pour vol en même temps que quelques-uns de ses compagnons, c'est crié :

— J'ai quatre fils !

— Vous deviez y penser plus tôt, lui a répondu le prévôt. Maintenant, il est trop tard.

L'Allemand n'a rien riposté.

Ceux-là aussi savent bien mourir. Ils refusent le bandeau, s'agenouillent, joignent les mains et attendent la fusillade dans une attitude de prière. Le secret de cette impassibilité est peut-être dans la souffrance, morale ou physique, qui opprime même les plus coupables. La mort est la libération de la fatigue, de la faim, de l'anxiété, de l'épouvante, de l'angoisse...

Les soldats d'infanterie, armés, entrent dans la cour.

— Le peloton d'exécution est arrivé, s'écrie un soldat qui étrille son cheval.

Au même instant je vois mener hors de la prison le déserteur qui a dormi près de nous.

Il est mortellement pâle, mais calme. Ses petites mous-

taches blondes sont frisées avec soin. Il y a dans ce détail je ne sais quelle forfanterie. Il ne regarde personne ; ses yeux clairs sont fixes, sans expression. Le peloton l'entoure et s'éloigne.

Quelques gendarmes curieux courent vers le potager, d'où l'on découvre l'aire entourée de meules rebondies aux coupes fauves. Dans la lumière triste de la matinée pluvieuse, nous voyons se former là-bas dans un grand silence un carré noir de troupes...

Une mélancolie profonde et amère s'est emparée de moi. Cette cour rustique m'est apparue soudain sinistre, lugubre, hostile, obsédante. Elle est l'égoût de la guerre. Entre les poules qui grattent le fumier et en recherchent en grouillant la tiédeur, renouées frioleuses par la pluie qui tombe, et les vaches qui ruminent en soufflant sur le foin sec, au milieu des allées et venues de la ménagère osseuse et méfiante, occupée à compter et à recompter ses poulets et ses œufs, passe une procession silencieuse, ignorée, de misères, de terreurs, d'anxiétés, de remords, de résignations, d'agonies. Ici viennent se liquider les fautes, les erreurs, les infamies ou leurs apparences, tout le mal que l'armée rejette ou qui gravite autour d'elle.

C'est une tragédie continuelle, changeante, secrète. Il y a comme une convention de silence. Les interrogatoires et les jugements ont l'air de conciliabules mystérieux et brefs. Des gens arrivent et partent entre des gendarmes ou entre des soldats, ils ne disent rien, on ne sait ni leur provenance, ni leur destin. Le drame se passe tout entier en eux, dans leurs âmes. Certains ne vont pas loin.

Le canon tonne toujours. Oh, la bataille, la bataille ! Qu'il vaut mieux être là-bas !...

Hier soir, après le coucher du soleil, d'autres prisonniers sont arrivés. D'abord un paysan, qui, en passant devant la porte de la cuisine, l'a ouverte violemment et est entré en criant : « Je veux parler à Monsieur le Maire ! Monsieur le maire ! » Il paraît que cette maison était la résidence du maire du village. A la vue d'un gendarme debout devant les fournaux — le cuisinier des officiers — et d'un maréchal occupé à écrire sur la grande table couverte de cartes, le prisonnier est resté immobile, interdit, aphone. La dernière planche de salut à laquelle il voulait s'accrocher désespérément avait disparu et il s'est laissé entraîner par les soldats. « Allons, allons ! pas de blagues ! » lui ont-ils dit en l'emportant.

Puis on a mené en prison quatre fantassins et un sergent allemands capturés sur le front de bataille. Me rappelant que la prison est, en somme, ma chambre à coucher, j'ai voulu y entrer, poussé par la curiosité.

J'ai frappé à la porte de l'ex-étable. La porte s'est entrouverte. A la faible lueur de la lanterne suspendue j'ai vu un groupe silencieux d'ombres, sur lequel se profilaient les casques à pointe des prisonniers debout ; autour d'eux on voyait confusément des gendarmes se courber. Ils perquisitionnaient. A peine avais-je jeté un regard sur la triste scène, que je me suis senti saisir violemment par les épaules et qu'une voix excitée m'a crié :

— Qui êtes-vous ? que faites-vous ici ?

Un gendarme, qui venait d'arriver et qui ne m'avait pas encore vu, me tenait et me secouait comme s'il s'agissait d'une partie de ju-jitsu :

— Que faites-vous ici ? Je vous arrête ! Ne bougez pas ! Répondez !

Un prisonnier arrêté de nouveau parce qu'il est en prison, voilà qui n'est point banal.

— Qui suis-je ? demandez-le au prévôt. Ce que je fais ? Je regarde.

— Mon lieutenant ! hurle le gendarme sans lâcher prise. (Un officier pousse la tête hors de la prison). Mon lieutenant, voici un inconnu qui veut voir les prisonniers prussiens !

J'ai un sursaut d'alarme, je sens planer sur moi un soupçon mortel de connivence avec l'ennemi. Je me révolte, je proteste, je m'explique...

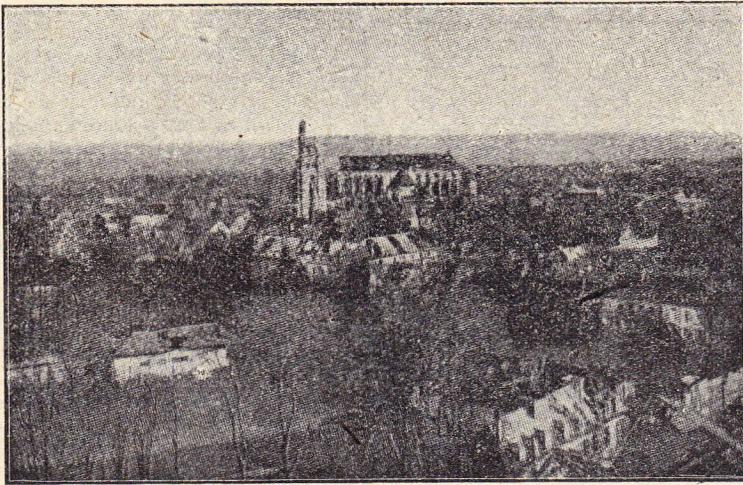
— C'est bien, nous verrons ensuite ! s'écrie l'officier.

Et s'adressant à moi :

— Silence !

Cela dit, il disparaît et la prison se renferme.

Par bonheur le prévôt veut voir lui aussi les Prussiens



Vue de Soissons.

et s'approche. Je le salue, il me répond amicalement. La main du gendarme qui me tient se détend. Je recommence à être un prisonnier libre.

La cour me paraît plus grande.

Dans la pénombre, étendus sur la paille, dans une attitude d'abandon complet et de fatigue mortelle, immobiles dans leur sommeil, leur face pâle renversée, les prisonniers allemands avec leur uniforme gris couvert de boue rappelaient si vivement les cadavres vus sur le champ de bataille qu'à plusieurs reprises, penuant notre nuit sans sommeil, nous soulevant pour les regarder, nous tendions inconsciemment l'oreille pour saisir un signe de leur vie. Leur respiration était calme, régulière, jeune. Rien ne troublait leur repos, ni le changement de garde, ni le cliquetis des carabines armées et désarmées, ni le mugissement des vaches dans l'étable voisine. Ces premières heures de prison sont aussi pour eux les premières heures de repos.

La guerre leur a fait des visages sauvages. Avec leur barbe blondasse, rare, irrégulière, qui a poussé par touffes sur leurs joues émaciées, avec l'expression dure et obstinée de leurs fronts que la maigreur accentue — une expression qui est dans leur crâne teuton — ils ont repris un air barbare et antique, tempéré par le regard bleu, soumis, absent.

On les a conduits ce matin dans un grenier pour les interroger. Deux officiers de l'état-major sont venus et ont parlé longuement avec un des prisonniers dans un coin de la cour.

Immobile dans la position d'ordonnance, l'Allemand, qui a l'air intelligent, répond à voix basse aux questions ; un officier prend des notes, Service d'information. Ce groupe attristé. Il tient du complot. On murmure que le soldat, trouvé en possession d'objets qu'on suppose volés, rachète sa vie.

Une heure après, enchaînés deux à deux, avec en tête le sergent à qui on a mis les menottes, les prisonniers allemands sont emmenés entre les baïonnettes, on ne sait où.

Le lendemain nous voyons arriver trois Américains entourés de gendarmes. Ce sont les correspondants de l'*Associated Press*, du *New-York Times* et du *New-York Sun*, arrêtés comme nous.

Leur automobile, réquisitionné comme le nôtre, disparaît aussitôt dans le tourbillon des services. Les trois collègues passent dans la prison pour subir l'interrogatoire et en reviennent pénétrés de tristesse. Leurs noms entrent dans le registre des détenus.

En vieux prisonniers nous faisons les honneurs de la maison aux nouveaux venus. Mais l'habitation est si réduite que le prévôt se voit obligé d'ouvrir une succursale de la prison et nous concède un grenier. Nous devons faire les frais du mobilier. Nous l'acquérons immédiatement au comptant, du garçon de ferme, qui nous le passe par la fenêtre avec sa fourche. Car le mobilier se compose de vingt bottes de paille.

Nous trouvons aussi une chaise, mais celle-ci manque de paille.

Les travailleurs de la compagnie reprennent leur activité. Ils improvisent même une table, avec un vieux volet, et sur la table des objets d'un luxe fabuleux font leur apparition : trois cuillères, deux fourchettes, trois verres, une assiette, une bougie. Des sacs vides servent de tapis, une balance à bascule se transforme en divan. Il y a des gens qui ont la bosse de Robinson Crusoé.

Deux jours plus tard Barzini et ses compagnons apprennent qu'on va les relâcher. Ils partent, escortés par le maréchal de gendarmerie, car ils sont encore prisonniers ; pendant le trajet on leur adjoint un prisonnier allemand.

C'est le fils d'un banquier de Posen et sa physionomie fine, presque adolescente et ses manières distinguées, contrastent singulièrement avec le désordre et la misère de son uniforme gris, déchiré, taché de sang sec et noir.

Le train qui emporte Barzini, après avoir parcouru les champs de bataille, entre dans les régions qui recommencent à vivre et où les gares ne sont plus désertes. Des gens se réunissent devant le wagon, pour voir l'Allemand. Naturellement ils prennent Barzini et ses compagnons pour des espions et les gratifient d'épithètes peu flatteuses. A ce moment Camp, le chauffeur de Barzini, homme plein de ressources, a une idée géniale. Chaque fois que le train s'arrête, il va à la portière et donne aux gens qui accourent des explications, à demi voix, d'un air confidentiel et mystérieux en clignant de l'œil :

— Ne dites rien, nous sommes quatre agents de la Sûreté, nous avons un prisonnier de grande importance !

Et avec un souffle de voix :

— C'est le plus jeune fils de l'Empereur !

Les yeux et les bouches s'ouvrent tout grands avec une expression de stupefaction et de joie. La nouvelle murmurée circule : « On a attrapé le petit de Guillaume ! » Les employés, le chef de station, les ouvriers accourent et l'on entend susurrer : « Comme il ressemble à son père !... C'est tout son portrait ! »

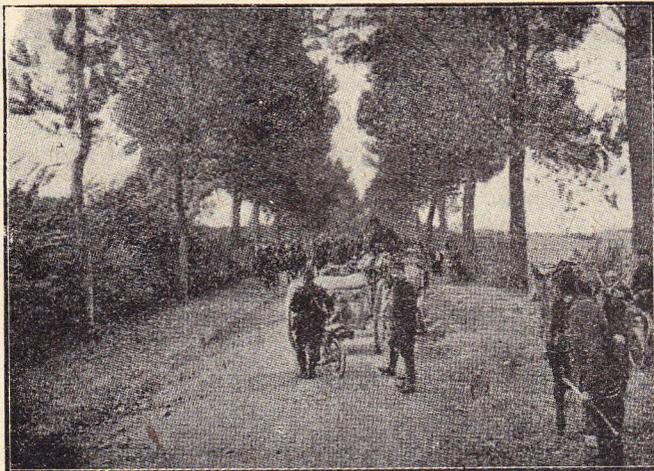
Le bon Allemand promène autour de lui un regard calme et inconscient.

A une petite station on oublie de faire partir le train pour contempler « le Prince coffré ».

Nous sommes arrivés de la sorte tout près de Paris, à Noisy-le-Sec, où l'on nous a fait descendre pour nous conduire devant d'autres autorités militaires, auxquelles le gendarme nous a remis, moyennant reçu. Mais c'est la fin de notre aventure.

Voilà comment l'autorité militaire se comportait à l'égard des indésirables.

Cependant un grand nombre d'habitants qui avaient abandonné leurs foyers à l'approche des Allemands purent rentrer dans leurs villages dévastés. Sous la pluie et le vent — car le temps avait changé brusquement — les malheureux, munis de leur misérable bagage, arrivaient de toutes parts. Plusieurs avaient pris place sur



Cavalerie française sur la route de Meaux.

des véhicules, se couvrant de bâches ou de manteaux suintant de pluie. La plupart ne retrouvèrent de leur maison qu'un invraisemblable chaos.

Près de Varreddes nous vîmes des meubles, des tapis et même un piano, délaissés au milieu des champs, dans la pluie et la boue. Les maisons de la commune avaient été pillées et offraient un aspect abominable avec leurs toits écroulés, leurs portes et fenêtres enfoncées.

A l'entrée du village gisaient quatre uhlands et leurs chevaux, dans une mare de sang coagulé.

La route de Meaux était encombrée de branches d'arbres coupées net par les obus de 75 et couverte de débris d'autos et de cadavres.

L'abbé Formé, curé de Germigny, l'abbé Herbin et M. Ducreux, de Meaux, avaient suivi de près les troupes. Ils portèrent généreusement secours à des blessés qui appelaient de tous côtés : « Wasser ! Wasser ! » (De l'eau !)

Dans l'église de Varreddes, veuve, maintenant, de son vieux curé que les Allemands, furieux de leur défaite, ont entraîné, de nombreux blessés sont venus chercher un asile. Mais là encore, aucun médecin, aucun infirmier !

L'abbé Formé, qui fut le témoin attristé de ces scènes de misère, raconte à ce sujet :

« Seul, sur sa croix, du haut de l'autel, le divin Crucifié leur tend les bras et leur prêche le sacrifice en même temps qu'il leur rappelle la charité. Je prodigue les consolations religieuses aux catholiques et même aux évangélistes...

Avant de me retirer, je ne peux m'empêcher de dire, avec une certaine satisfaction, à un officier supérieur : « Vous reculez maintenant ! — C'est vrai, répondit-il, et nous ne comprenons rien à ce recul ! » Et, alors, animé d'une patriotique ardeur, le regard enflammé, les yeux étincelants : « Mais l'Allemagne tout entière va se ruer contre vous et nous mourrons tous... jusqu'au dernier : *Wir wollen alle bis zum letzten... sterben* »

A Lizy-sur-Ourcq, 38 habitants seulement sur 1.900 étaient restés pendant la bataille. Dans l'école demeurait une ambulance, dirigée par un médecin allemand, le Dr Davidson.

« Dans toutes les chambres, raconte l'abbé Formé, je voyais les blessés se soulever sur leur paille sanglante : « Est-ce bientôt la paix, monsieur le pasteur, me disaient-ils ? *Ist es bald der Friede ?* »

« — Pourquoi nous avez-vous déclaré la guerre ? répondais-je aussitôt. — Mais non ! mais non ! Ce sont les Français qui nous ont provoqués.

Et jamais, je n'ai pu convaincre un seul d'entre eux, pas même les officiers. »

Le major Davidson exprima sa gratitude à l'abbé Formé des soins donnés et des secours apportés.

— Monsieur le pasteur, je vous remercie au nom de Dieu, au nom de l'humanité, au nom de la nation allemande, du bien que vous avez fait à nos soldats.

Ceux-ci baisaient la main du prêtre. Interrogés au sujet du pillage : « Nous avions l'ordre, disaient-ils, de ne rien laisser en place dans les maisons abandonnées. »

Tandis que les Allemands occupaient le village minier de Lourches, dans les plaines au Nord, un sergent français blessé, étendu à terre dans un coron, le bassin fracturé, ramassa ses forces pour abattre d'un coup de revolver un officier prussien qui maltraitait la maîtresse du logis.

Le sergent allait être fusillé. Il attendait son tour, traîné à la suite de quelques mineurs que l'on conduisait deux par deux devant le peloton d'exécution, lorsque, tremblant de fièvre, il vit passer un enfant, le jeune Emile Després, âgé de 14 ans ; il le supplia de lui apporter un verre d'eau. Mais le capitaine allemand se précipita sur l'infortuné garçon, l'assomma à coups de plat de sabre, le piétina à coups de bottes.

— Tu seras aussi fusillé ! hurla-t-il.

On banda les yeux de l'enfant et on le fit agenouiller devant les fusils. Mais le capitaine eut une idée infernale. Il n'ordonna pas le feu. Il dénoua le bandeau du petit et lui dit :

— Tu peux avoir la vie sauve à une condition. Prends ce fusil. Couche en joue le sergent et tue-le ! Il te demandait à boire, tu vas lui envoyer du plomb.

Crânement, le gamin prend le fusil sans trembler, épaulé l'arme, la dirige sur la poitrine du sergent ; mais soudain, il fait volte-face sans abaisser son arme. Le coup part, et, foudroyé, le capitaine s'effondre, tué à bout portant.

L'héroïque enfant fut aussitôt lardé à coups de baïonnette et criblé de balles.

Nous pourrions consacrer encore bien des pages à la bataille de la Marne, dont le nom brillera dans l'histoire parmi les plus illustres ; mais il faut nous borner.

Les vestiges de cette lutte héroïque et sanglante se retrouvent encore sur ce champ de bataille où se jouèrent pendant quelques jours les destinées du monde. Aujourd'hui encore la population de la région montre au visiteur les endroits où se déroulèrent, entre Meaux et Verdun, les épisodes les plus célèbres. C'est de ces petits épisodes que la grande histoire est faite. Mais ce qui par dessus tout remplit les âmes de respect et d'émotion, ce sont les tombes innombrables, sépultures communes ou tertres isolés, qui rappellent le sang répandu à flot et les milliers de vies fauchées en pleine sève.

Il nous faut maintenant quitter la France pour suivre les opérations engagées par l'armée belge en vue de soutenir l'offensive de ses Alliés.

L'ARMÉE BELGE ET L'OFFENSIVE DES ALLIÉS

La deuxième sortie d'Anvers. — Une bataille de quatre jours. — Occupation d'Aerschot. — Les combats près de Haecht et Over-de-Vaart.

L'armée belge a contribué pour une part non négligeable à la victoire de la Marne, bien que le grand public n'ait pas compris tout de suite le rapport étroit existant entre des opérations militaires sur des terrains si éloignés l'un de l'autre.

Du reste, comme nous l'avons déjà fait remarquer, la population était en général fort ignorante des choses de guerre. Partout régnait encore l'optimisme le plus naïf et les rumeurs les plus favorables trouvaient un champ d'action tout préparé. On croyait volontiers que les Russes fêteraient la Noël à Berlin, que la révolution grondait en Allemagne, que le kaiser et sa camarilla étaient sur le point de prendre la fuite, qu'une scission allait se produire entre la Prusse et la Bavière.

L'Allemagne, répétait-on de toutes parts, n'avait plus de vivres.

L'on se souvient encore dans quelles circonstances l'armée belge se retira dans le champ retranché d'Anvers,



Pont détruit à Soissons.

pour échapper à l'étreinte des forces allemandes très supérieures en nombre et supérieurement armées. Nous avons rapporté également la première sortie de l'armée belge qui avait pour but de retenir devant Anvers les troupes ennemies, pour les empêcher de la sorte de prêter leurs concours à la Sambre d'où les Anglais et les Français étaient obligés de battre en retraite.

Au cours de la bataille de la Marne dont nous venons de retracer les péripéties, notre vaillante armée ne resta pas non plus inactive. Jusqu'au moment où l'action s'engagea nos soldats occupaient les différents postes qui leur étaient assignés, exécutaient des reconnaissances et avaient de fréquentes rencontres avec les patrouilles allemandes.

Vers le sud le cercle tragique des communes meurtries s'étendait comme un témoignage accablant et terrible de la barbarie allemande : Termonde, Lebbeke-Saint-Gilles, Capelle-au-Bois, Malines, Epeghem, Sempst, Elewilt, Hofstade, Campenhout, Rotselaer, Louvain et les environs, Wespelaer, Haecht, Aerschot et les villages environnants.

Nous avons vu que les Allemands ne s'attaquèrent pas tout d'abord à la forteresse d'Anvers, dans la conviction où ils étaient que la grande victoire escomptée en France par leur état-major entraînerait fatalement la chute du réduit national belge.

Mais cette victoire n'était encore qu'une hypothèse et la tournure prise par les opérations à la Marne n'était pas faite pour justifier les espoirs allemands.

La question se posa de savoir comment notre armée pourrait prêter son concours effectif à l'offensive des Alliés. Anvers était fort éloigné du théâtre des hostilités et de plus la forteresse était totalement isolée, plus même que ne l'avait été Maubeuge.

Malgré cela, l'autorité militaire résolut de faire tout ce qu'il était en son pouvoir pour empêcher les Allemands de prélever des troupes du front belge pour les envoyer en France. Elle décida également d'opérer contre les voies de communication de l'ennemi en les menaçant sérieusement. Ces lignes en effet traversaient le pays et ne se trouvaient pas à une trop grande distance de l'enceinte fortifiée d'Anvers. En conséquence les Belges, au lieu de recevoir de leurs Alliés les secours qu'ils avaient si impatiemment attendus, viendraient eux-mêmes à leur aide, bien qu'en définitive cette action commune eût un but identique.

Et aussitôt les mesures furent prises en vue de la mise en œuvre de ce plan.

La lutte devrait se dérouler dans cette même région, déjà si éprouvée auparavant, dont le sol sacré s'était imprégné de tant de sang, le joli pays du temps de paix qu'arrosent le Demer, la Dyle et la Senne. Et de nouveau, la capitale, qui subissait le joug étranger avec une rage à peine contenue allait frémir à la pensée d'une délivrance possible et la pauvre ville de Louvain saignant encore de mille blessures, où déjà, parmi les ruines, des habitants étaient revenus, allait contempler un moment une vision pleine d'espérance.

Willy Breton écrit à propos de cette importante opération de l'armée belge : (1)

« Le 6 septembre, l'armée Maunoury tombait dans le flanc droit de l'armée von Klück ; l'heure de la défaite allemande avait sonné.

C'est ce moment opportun entre tous que le commandement belge choisit pour lancer de nouveau notre armée à l'attaque des forces ennemies observant Anvers. Le but principal était d'empêcher l'envoi des renforts aux troupes allemandes en retraite et vigoureusement poursuivies.

L'opération exécutée par les Belges se transforma en intense bataille de quatre jours. Elle réussit pleinement, en dépit des lourds sacrifices qu'elle nous coûta. L'ennemi dut rappeler et définitivement maintenir devant Anvers une division déjà mise en marche vers le sud. En outre, un corps d'armée entier, en route aussi vers l'Aisne, erra pendant deux jours, indécis sur l'attitude à prendre, trop inquiet par les progrès de nos troupes pour oser se rendre à l'appel urgent de von Klück en péril.

Habilement conçue, la nouvelle sortie fut préparée dans le plus grand secret. L'effort principal de l'attaque devait se prononcer à l'est, où l'on tenterait de tourner l'aile droite allemande appuyée à la Dyle. En même temps une poussée vigoureuse sur tout le reste du front devait menacer partout l'ennemi, le repousser si possible, le contenir tout au moins. »

Le 9 septembre trois divisions allemandes de réserve avaient été envoyées en France et remplacées par une division de landwehr et une division de marine.

Le 9e corps du général von Boehn avait dépassé Audebarde et s'avancait à marches forcées au secours du général von Klück.

L'armée allemande chargée d'observer Anvers occupait la ligne Wolverthem-Grimbergen-Pont Brulé jusqu'à Haecht et Louvain. Le plan du grand état-major belge consistait à contourner l'armée allemande vers l'est. La première division, au centre, fut dirigée sur Hofstade et Elewilt. La cinquième division, à droite, reçut l'ordre de se porter vers Vilvorde par Sempst, Epeghem, Beyghem et Wolverthem. A gauche, la troisième division se dirigeait sur Muysen, Boortmeerbeek et Haecht, c'est-à-dire vers le canal Malines-Louvain. La sixième division fut envoyée à Werchter et Thildonck. La deuxième division opérait entre la Dyle et le Démer, par Putkapel et Kesseloo vers Louvain. Le flanc droit de notre armée était donc appuyé par les troupes de Termonde et l'extrême aile gauche par la division de cavalerie.

Avant d'entrer dans les détails, donnons d'abord un aperçu générale de cette deuxième et grande sortie de l'armée belge, qui fut une bataille de quatre jours. (1)

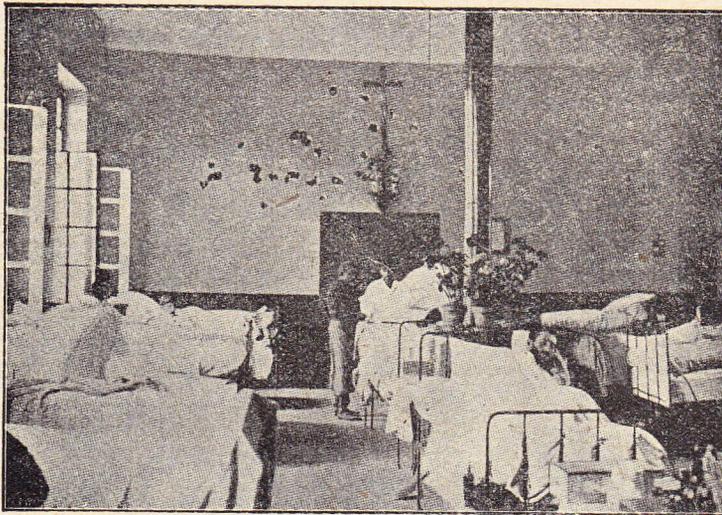
Le 9 septembre, la 3me division prit position sur la ligne de la Dyle à Muysen, Rymenam et Hansbrug. Pendant qu'un détachement s'emparait de Muysen et longeait le canal de Malines à Louvain, d'autres troupes attaquaient le canal aux environs d'Over-de-Vaart et Thildonck. La 2me division atteignit à son tour le canal entre Wygmael et Putkapel. Deux bataillons du 25me de ligne occupèrent Werchter, au confluent du Démer et de la Dyle, tandis que deux bataillons du 27me entrèrent à Aerschot.

Le lendemain, 10 septembre, le mouvement tournant vers Louvain s'accrut. Les 6me et 26me de lignes s'emparèrent de Wygmael, à 6 kilomètres, au nord de Louvain. La 7me brigade mixte atteignit Linden, environ à la même distance à l'est. Un peloton du 4me chasseurs à cheval parvint même à pénétrer dans Louvain. Une contre-offensive allemande se produisit aussitôt dans la direction du canal de Louvain à Malines, vers Keulenhof et Putkapel. Elle fut brisée par les 9me et 14me de ligne. Dans l'intervalle les 1re et 6me divisions d'armée étaient aux prises avec l'ennemi aux environs d'Hofstade, Sempst et Nieuwenrode.

Le 11 septembre, la 3me division d'armée refoulant l'ennemi devant elle, atteignit Over-de-Vaart. Craignant d'être coupés, les Allemands rappelèrent la 6me division de réserve qui marchait vers la France, ainsi que des renforts prélevés sur les garnisons des villes occupées. Ils

(1) D'après l'ouvrage fort bien documenté de P. De Rijckere : « L'armée belge de Liège à l'Yser ».

(1) « Une armée belge en campagne. »



Les traces des balles allemandes à l'hôpital de Senlis.

parvinrent ainsi à maintenir leurs positions dans la région de Wolverthem et Grimbergen. Dans l'entretemps, l'armée belge poursuivit son offensive sur le canal et le chemin de fer de Malines à Louvain.

La 6^{me} division d'armée débouchant de Werchter, s'avança sur Thildonck et atteignit le chemin de fer. La 3^{me} division franchit la Dyle, entre Rymenam et Muysen et s'empara de Haecht et Boortmeerbeek. Le hameau de Laer, au sud de Boortmeerbeek, fut occupé peu de temps après par le 12^{me} de ligne et le 4^{me} chasseurs à pied, tandis que le 11^{me} de ligne enlevait Wespelaer et que le 9^{me} et 14^{me} de ligne s'emparaient de la station de Haecht.

Au centre, les 1^{re} et 6^{me} divisions belges firent également des progrès dans la direction de Weerde et du bois de Schiplaeken. Le village de Sempst tomba au pouvoir de la 1^{re} division mais la 5^{me} tenta vainement de s'emparer d'Eppeghem où les Allemands parvinrent à se maintenir.

A l'extrême gauche, le 1^{er} de ligne atteignit les abords d'Humbeek et d'Eversem, tandis qu'à l'extrême droite un détachement de cavalerie coupait, aux environs de Cumplich, la ligne de chemin de fer Louvain-Tirlemont, à 3 kilomètres de cette dernière ville.

Le 12 septembre, les Allemands voyant leurs lignes de communication menacées, firent une violente contre-attaque. Malgré une belle résistance, la 2^{me} division d'armée fut refoulée de Putkapel sur Rotselaer et Wesemael. L'échec de la 2^{me} division entraîna le recul de la 6^{me} et de la 3^{me} division d'armée. La 5^{me} brigade mixte se replia sur Rotselaer pendant que la 7^{me} brigade se retirait de Kessel-Loo sur Cortryck-Dufzel, où elle essuya une violente canonnade. Pendant plusieurs heures, la 6^{me} division tint tête aux Allemands au sud de Werchter sur la ligne du chemin de fer Malines-Louvain. Découverte à son aile droite par la retraite de la 2^{me} division d'armée elle dut également se replier sur le Démer. violemment attaquée sur son flanc gauche à Over-de-Vaart, la 3^{me} division belge dut se replier sur Rymenam. Un sanglant combat où les 1^{re} et 5^{me} divisions d'armée furent engagées, eut lieu aux environs de Weerde. Après des alternatives de succès et de revers, elles parvinrent, à la nuit tombante, à déloger les ennemis de Weerde et à occuper ce village. A l'extrême droite, le 1^{er} de ligne, débouchant d'Evergem et d'Humbeek, occupa Beyghem et Limbosch. Il fut arrêté à ces deux endroits par l'artillerie allemande, établie à Grimbergen.

Pour arrêter l'offensive de nos troupes, la 6^{me} division de réserve allemande avait été rappelée à la hâte sur le front belge et le 9^{me} corps allemand, l'armée de von Boehn, avait été arrêtée pendant deux jours aux environs d'Audenarde.

C'était plus qu'il n'en fallait pour empêcher les Allemands de se porter au secours de leurs armées en re-

traite sur la ligne Beauvais-Reims-Verdun. La manœuvre de l'armée belge, ayant produit tous les effets attendus, les troupes se retirèrent le 13 septembre sur la position fortifiée d'Anvers.

Cet aperçu d'ensemble nous permettra de mieux comprendre les différents épisodes de cette bataille, mais qui ne donne pas une idée même approximative de l'ardeur de la lutte, des pertes éprouvées, des sacrifices vaillamment consentis par nos troupes dans l'intérêt de la cause commune des Alliés.

Commençons par la description de la conquête d'Aerschot, la malheureuse cité martyre, la ruine tragique des bords du Démer.

Nous savons que le 9 septembre deux bataillons du 27^{me} régiment entrèrent dans la ville.

Pendant la nuit du 8 au 9 septembre le 27^{me} de ligne avait été envoyé à Heyst-op-den-Berg et reçut pour premier objectif la réoccupation d'Aerschot.

Tout le long de la route les soldats ne voyaient que des ruines. Les Allemands avaient laissé partout des traces de leur passage.

L'avant-garde pénétra dans la ville sans éprouver aucune résistance sérieuse.

Au spectacle de la ville martyrisée, les soldats furent secoués par une violente colère. Aerschot offrait un coup d'œil indescriptible. Partout des façades grimaçantes, des maisons pillées, et dans les rues des ruines et surtout des bouteilles vides.

Une immense pitié et des sentiments de vengeance envahirent bien ces âmes à la vue des tombes des malheureux civils.

Des habitants, qui n'avaient fui que jusqu'à Heyst-op-den-Berg et qui avaient suivi les troupes à leur rentrée, indiquèrent les endroits où les drames sanglants s'étaient déroulés et racontèrent les meurtres commis par les Allemands.

On arracha un drapeau allemand qui était arboré à la façade d'un couvent et on le piétina. Et les soldats jurèrent de se venger.

« Pas de quartier ! »

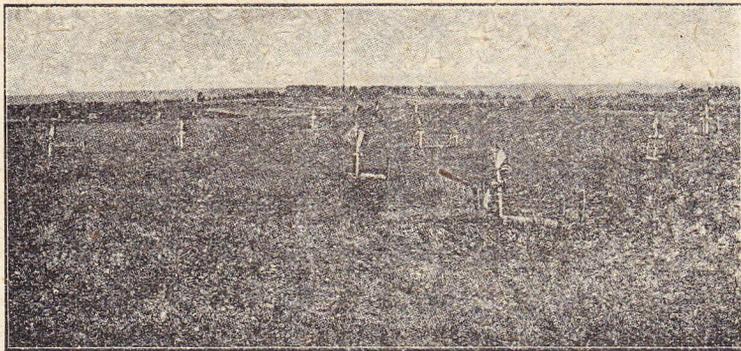
« Pas de prisonniers ! »

« Cfil pour œil ! »

« Nous allons user envers eux des mêmes procédés. Ils ont violé les traités ! Ils ne veulent pas observer la convention de La Haye ? Soit, ils seront punis par où ils ont péché ! »

Tels étaient les serments échangés, et ces paroles étaient dites d'un ton passionné, tandis que les yeux brillaient de colère et que les poings se tendaient.

On entendit des détonations. Les Allemands défendaient les hauteurs au sud de la ville. Ils s'étaient retranchés dans le bois de 's Hertogenheide d'où ils tiraient sur l'avant-garde.



Le champ de bataille de Chambry.

Les troupes s'élançèrent au secours, en criant : « Vive la Belgique ! »

« Aerschot ! Aerschot ! » entendait-on d'autre part, et ce cri prenait dans ces circonstances une signification poignante.

Car le sang innocent versé par les barbares à deux endroits, près de la chaussée de Louvain, était à peine séché. Et la terre était encore gonflée de tous les morts entassés dans les fosses communes.

Les soldats se jetèrent courageusement à l'assaut des hauteurs. Les troupes arrivèrent bientôt à Nieuwrode. On partit en reconnaissance. Le gros de l'armée allemande avait déjà fui dans la direction de Louvain.

Le capitaine Courboin avec quelques hommes exécuta alors un brillant coup de main. Accompanyé du caporal Dethier, du 27^{me} régiment et de six soldats : Massin, du bataillon cycliste ; de Sutter (3/2), Menu (3/2), Le Koutre (3/2), tous du 7^{me} de ligne ; Barthels et Sty, des carabiniers-cyclistes, il fit prisonniers 112 Allemands.

Un soldat du 27^{me} régiment venait de signaler au capitaine qu'un cavalier du 2^{me} guides était étendu blessé sur le pavé traversant le bois du 's Hertogenheyde.

« Je demandai un fusil et des cartouches et proposai à un aumônier de m'accompagner, raconte le capitaine adjoint d'état-major Courboin. Aussitôt vingt soldats s'offrirent et j'eus de la peine à limiter la force de mon escorte à un caporal et à six hommes. Dix minutes après, le cavalier, mort malheureusement, était ramené dans nos lignes ; mes hommes avaient essuyé un feu nourri, parlant de la lisière sud du bois et attestant la présence d'au moins une compagnie ennemie. Mais les horreurs constatées à Aerschot avaient excité leur colère et ils me supplièrent de retourner en force, afin de venger nos malheureux compatriotes. Je n'aurais pu céder à leurs instances, si une circonstance imprévue n'avait justifié tant bien que mal notre escapade. Une auto-mitrailleuse de la 1^{re} division de cavalerie, qui devait pousser une reconnaissance vers Nieuwrode, réclamait une escorte d'éclaireurs. Je lui offris le concours de notre petite troupe et, peu d'instants après, nous nous aventurons à nouveau dans le Hertogenheyde. Le bois paraissait évacué ; mais, à notre arrivée à la lisière sud, un feu intense, provenant de la crête de Nieuwrode, nous accueillit. Notre auto-mitrailleuse répondit avec usure, tandis que mes hommes fouillaient une à une les habitations bordant la route et s'embusquaient derrière les haies pour viser les têtes des Boches qui, très imprudemment, se profilaient sur le bleu profond de l'horizon.

Nous arrivons par bonds jusqu'à une centaine de mètres de la crête. Le feu ennemi a cessé et nous distinguons déjà une quinzaine de blessés, affalés dans un fossé et implorant du secours. Est-ce un piège ? Il est trop tard pour être prudent ; nous nous sommes aventurés à 3 kilomètres des lignes ennemies ; mes hommes sont là, frémissants d'impatience ! Il n'y a pas à hésiter : quatre habitations occupent les angles d'un petit carrefour et doivent abriter des blessés et des fuyards. Aucune fenêtre ne donne vers nous ; les jardins paraissent exempts de défenseurs, un dernier bond nous permettra de voir ce qui se passe derrière la crête. Arrivé là, je

n'eus pas le temps de réfléchir, un cavalier qui, je dois l'avouer, ne semblait plus maître de sa monture, arrivait sur moi à bride abattue. J'épaulai mon fusil... Le Boche mordit la poussière. Le cheval affolé bondit dans les champs ; mes hommes tirèrent, la mitrailleuse partit toute seule ! Ce moment d'énerverment nous sauva ; l'ennemi nous crut en force !... Un fusil, supportant un mouchoir blanc, passa par une lucarne ! ils se rendaient ! Je criai à tout hasard, en me collant contre le mur de la maison pour ne pas essuyer traîtreusement un coup de feu de la lucarne : « *Gewehren heraus !* » Un flingot s'abattit sur le pavé, puis un deuxième, puis un troisième... mes hommes comptaient, consternés et ravis : « Vingt, cinquante, cent. » Enfin au cent sixième, arrêt ! Un sous-officier allemand sortit en parlementaire et demanda, dans un français très correct, la vie sauve pour le lieutenant, les cinq sous-officiers et les cent six hommes cachés dans la maison.

Deux minutes après, le troupeau gris de fer et bleu était aligné sur la route, et un petit lieutenant, très prussien, me remettait son pistolet, qui rejoignit le tas de fusils entassés dans un fossé. Mes hommes n'avaient pas l'air de se douter un seul instant de la bizarrerie plutôt inquiétante de notre situation : un peu d'énergie de la part de nos prisonniers et les rôles sont intervertis ! Je me garde d'ailleurs d'y penser un instant et c'est sur un ton très énergique que je donne l'ordre à mon collègue boche de prendre le commandement de ses hommes.

Avec une autorité incontestable, tapotant ses bottes d'un petit stick, le lieutenant commanda d'un ton très rogue : « Achtung. » Je me demandai à nouveau si, à une de ses injonctions, lancées sur un ton guttural en langue allemande, toute la bande n'allait pas nous tomber dessus !... et instinctivement je serrai la crosse de mon mauser... Mais non, décidément, ces soldats avaient une mentalité spéciale et, subitement, le petit freluquet, sanglé dans son manseau gris, qui marchait à leur tête, me parut répugnant. Je m'imaginais que nos soldats, commandés par un de nos braves camarades, ne seraient pas restés longtemps dans la situation de cette bande de couards, qui, ridiculement nombreux, escortés de sept poilus belges, s'acheminaient vers notre quartier général à Aerschot ! Prisonniers ! ils étaient prisonniers et... heureux. »

Quant à nos troupes qui avaient juré de se venger des massacres d'Aerschot, de ne plus faire de quartier, toutes leurs idées de représailles se dissipèrent à la vue des prisonniers.

Non, nous ne sommes pas un peuple cruel.

Et l'on vit des soldats donner des cigarettes et des rafraîchissements aux prisonniers et nos médecins panser les blessés.

On avait fait encore d'autres prisonniers. Parmi eux se trouvait le major Menne, qui avait été nommé commandant d'Aerschot après les massacres et qui pouvait être rendu responsable du martyre infligé aux civils dans l'église et de leur déportation en Allemagne.

Il fut condamné, dégradé et emprisonné.

Les prisonniers furent amenés à Anvers, où leur cortège suscita parmi la population une grande curiosité.